

LA REVUE DU CAIRE

لاریفی دی کیر

SOMMAIRE

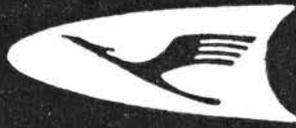
	Page
CH. D.-NOBLECOURT.	Le Sauvetage des Monuments de la Nube 221
YEHIA HAKKI	La Haute Egypte 234
HENRI MOUTON	Don Juan et l'Amour 265
D. FLAMBURIARI	Daria Alexandrova 281

Les Livres

A. PAPADOPOULO	Ecrivains arabes d'expression fran- çaise 289
	Chronique des livres 303

rdc

Votre Agent de Voyage vous renseignera sur



LUFTHANSA
LIGNES AERIENNES ALLEMANDES



Senator Service Lufthansa

LE SERVICE TRANSATLANTIQUE DE LUXE LE PLUS CELEBRE.

MAINTENANT

SUR CHAQUE VOL TRANSATLANTIQUE POUR NEW-YORK, CHICAGO MONTREAL, SAN FRANCISCO

de l'Allemagne

BOEING 707
Jet INTERCONTINENTAL



AGENCE DU CAIRE : 9, RUE SOLIMAN PACHA

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE

R.C.C. 39

R.C.A. 692

VIENT DE PARAÎTRE

PRIMITIFS

de

1960

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

— Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?
Sommes-nous des civilisés ? Sommes-nous des
primitifs ?

Au lendemain des Spoutniks et des Luniks
il est devenu indispensable de se poser à nou-
veau de très vieilles questions.

L'auteur se livre à cet examen de conscien-
ce avec une lucidité exigeante et nous force à
repenser les données essentielles de notre civi-
lisation.

1 volume 14,5 × 21,5 cms de 200 pages ... 6 N.F.

50 exemplaires sur vélin numérotés 20 N.F.

EDITIONS G. P. MAISONNEUVE

198, Bd. Saint-Germain — PARIS (VIIe)

BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

TOUTES
LES OPERATIONS
DE BANQUE

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776

BANQUE MISR

S. A. E.

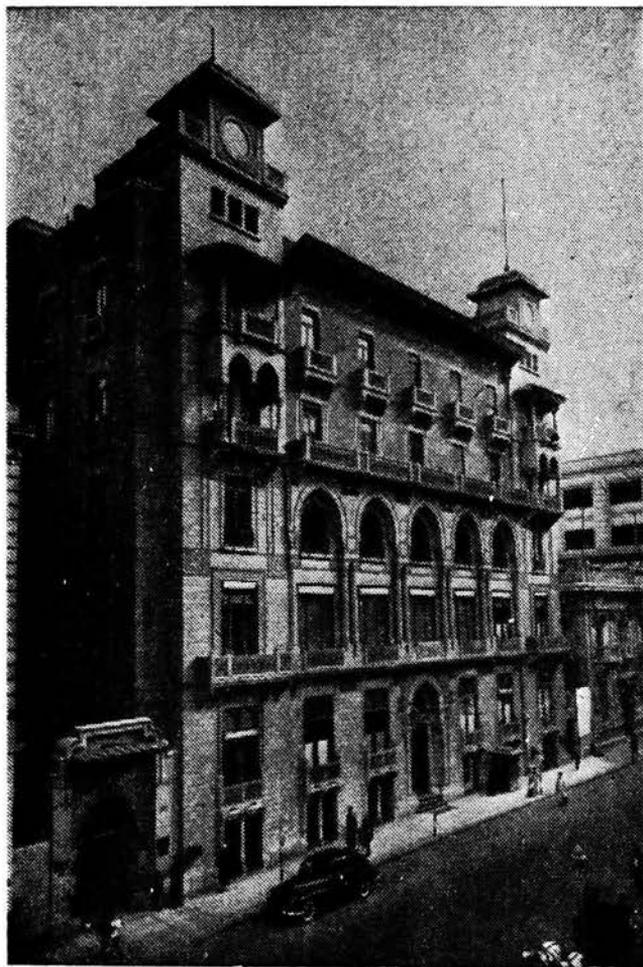
Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

En partant pour l'Europe

VISITEZ LA **YUGOSLAVIE**

- ◆ La Yougoslavie est reliée avec toutes les villes importantes de l'Europe Occidentale et Orientale par de nombreuses correspondances aériennes.
- ◆ Voyagez par **J A T** vers Belgrade, avec escale à Athènes, **EN LUXUEUX DC6B.**
- ◆ Départs du Caire tous les **MERCREDIS** et **SAMEDIS** à 8 h. 30 a.m.
- ◆ Pour les réservations s'adresser aux Agents généraux: **MISRAIR** ou à toute agence de voyage reconnue.

Pour toute
information,
contactez aussi
les bureaux
J A T,

33, rue Kasr el-Nil.
LE CAIRE
Tél. 7 8 0 6 6



ONLY
TWA

THE SUPERJET AIRLINE



TAKES YOU DIRECT TO

NEW YORK

AND IMPORTANT CITIES WITHIN THE

U.S.A.

FLY TWA THE SUPERJET AIRLINE

*TWA THE SUPERJET AIRLINE is a service mark owned exclusively by Trans World Airlines, Inc.

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLV, No. 242

OCTOBRE
1960

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoule

LA SAUVEGARDE DES MONUMENTS DE LA NUBIE

Il y a encore quelques mois bien peu de monde imaginait le tragique destin des extraordinaires sanctuaires bâtis ou creusés dans le roc de la chaude Nubie. Il fallait venir sur la Terre des Pharaons en plein été pour aborder, au sud de la première cataracte, sur les rives romantiques de la « Perle de l'Égypte », dernier refuge d'Isis, à Philae, qui depuis plus de quarante années disparaît réguliè-

N.D.L.R. — *Nous sommes heureux de présenter ici à nos lecteurs un article de Mme Christiane Desroches-Noblecourt, écrit spécialement pour La Revue du Caire, qui fait avec autorité le point de la situation actuelle des travaux entrepris en vue du sauvetage des monuments de Nubie.*

Comme on le sait, Mme Desroches-Noblecourt est l'un des plus brillants archéologues français. Elle est Conservateur en Chef au Musée du Louvre, Conseiller de l'UNESCO, Membre du Comité Consultatif auprès du Gouvernement de la R.A.U. pour la sauvegarde des Monuments de Nubie. Mais ce qui est mieux et que ces titres officiels ne disent pas, Mme. Noblecourt est une organisatrice hors-pair qui sait enflammer autour d'elle la foi dans les belles œuvres qu'elle conçoit, qui voit grand et juste, et qui après avoir aperçu en visionnaire l'immense tâche à réduire, sait aussi y consacrer chaque minute de son temps et songer aux plus petits détails d'exécution.

rement mi-October, dans les eaux du barrage d'Assouan. Abou-Simbel, et son grand temple aux prestigieux colosses de Ramsès, passait presque pour un sanctuaire de légende, au lointain de l'horizon méridional, à plus de 200 kilomètres au sud du Tropique du Cancer. Seul le Courrier régulier entre Shellal et Ouadi Halfa s'y arrêta, en une escale brève pour laisser les passagers en direction du Soudan contempler le roi-dieu, dans toute sa splendeur, victorieux des adversaires de l'Égypte, attentif aux grands dieux de l'Empire, affirmant aussi avec une puissance indiscutable son essence divine. A son épouse bien aimée, la belle Nefertari, il avait aussi conféré le droit de cité parmi les déesses, et, dans le petit temple voisin du grand sanctuaire, si peu connu, des reliefs d'une grâce étourdissante avaient été sculptés en un hymne à sa beauté.

Entre ces deux pôles essentiels de la Nubie, et au delà même de la seconde cataracte, plus de vingt temples et chapelles, dont les arasements remontent aux plus vieilles dynasties pharaoniques, subsistent, rebâti au cours des siècles, et sont visibles sur les rives immédiates du fleuve, ou encore demeurent enfouies dans le grès, où les carriers de Pharaon les avaient taillés. Ceux-là seulement, au Nord de la seconde cataracte sont presque épargnés par les eaux du barrage actuel, de même que les chapelles bâties au sud de Ouadi Halfa, au Soudan. Mais, pour les autres, dès que les « portes » d'Assouan sont fermées, c'est la submersion pendant neuf mois de l'année.

Ainsi déjà deux fois, depuis le début du siècle les sanctuaires de la Nubie ont été en partie sacrifiés pour que les hommes vivent mieux et que leurs cultures prospèrent. Leurs ruines antiques, les

nécropoles, les vestiges de villes et de villages, les forteresses de briques de terre crue, après avoir été fouillées à la hâte, en « survey » systématiques ont été submergés par les eaux, et lorsque chaque année le Nil retrouve au début de l'été son lit antique, les temples de pierre, — consolidés pour qu'ils résistent aux flots —, réapparaissent sans leurs couleurs antiques, mais intacts, ou presque, à la limite de maigres et hâtives cultures qu'il faut récolter en trois mois.

Ce n'est plus, maintenant que la construction du Sadd el Aali a commencé, un danger limité à la cote 120 au dessus du niveau de la mer qui menace tous ces témoins millénaires, mais une totale submersion, puisque le niveau presque permanent du grand lac de retenue formé par le Haut Barrage sera de 180 m. au dessus de la mer. Aucun temple ne sera plus visible et plus jamais on ne pourra conduire d'investigations archéologiques dans les sites où les fouilles n'avaient pas encore été faites. Voici le problème, dont maintenant, nul n'ignore plus l'importance.

Quelle pouvait être la solution envisagée, pour donner à la fois du pain supplémentaire aux hommes, et ne pas abandonner un patrimoine exceptionnel, mais si considérable que sa protection dépasse les efforts d'un seul pays dont toutes les énergies sont dirigées pour améliorer le sort de ses enfants ? C'est bien parce que cette richesse intellectuelle, artistique, historique dépasse les frontières et que son essence même alimenta l'un des premiers foyers de la culture, que la sauvegarde de ses éléments même devait être portée sur le plan mondial.

Avec une générosité et une spontanéité magnifiques, le Directeur général de l'UNESCO N. Veronese et tout son « état major » répondirent à l'appel

que lui adressait le Gouvernement de la R.A.U., par le canal de son dynamique et si clairvoyant Ministre de la Culture, le Dr. Saroit Okacha. Suivant l'impulsion donnée, peu après, le Gouvernement du Soudan adressait à l'UNESCO une requête analogue : Aidez-nous à sauver les trésors que nous voudrions tant garder pour l'enseignement de tous, pour que nous ne soyons plus écartelés entre « le pain et les pierres » ! Les délégués des nations qui siègent à l'UNESCO, par deux fois, au cours de deux Conseils exécutifs, l'an dernier, furent unanimes (sans une abstention, sans une hésitation) à donner non seulement leur accord, mais leur encouragement au Directeur Général de l'UNESCO, afin de le presser à lancer un Appel solennel pour qu'une aide du monde entier vienne contribuer aux efforts des Egyptiens dans l'entreprise de sauvegarde.

Auparavant, et afin d'être bien assurée que cette sauvegarde était matériellement réalisable, la Direction Générale de l'UNESCO avait multiplié les efforts qu'elle avait consentis depuis 1955, lorsqu'elle acceptait d'envoyer une mission pour fonder avec le Gouvernement Egyptien, le Centre de Documentation et d'Etudes sur l'Histoire de l'Art et de la Civilisation de l'Egypte Antique, et qui depuis lors a toujours formé le foyer qui préparait, par ses relevés systématiques des temples menacés de la Nubie, la sauvegarde elle-même. C'était en fait, le premier chapitre des activités de cette dernière.

Dès Août 1959, l'UNESCO envoyait en Nubie des missions supplémentaires composées d'architectes et d'ingénieurs hautement spécialisés, de géologues, afin d'étudier sur place les problèmes les plus cruciaux concernant les possibilités de démenager les temples et celles de sauvegarder sur

place ceux qu'il importait de ne pas extraire de leur contexte géographique. Des équipes furent formées qui travaillèrent avec les techniciens égyptiens et les rapports préliminaires étaient prêts fin septembre. Parallèlement à ces activités, le Centre de Documentation poursuivait ses relevés systématiques et dressait le programme pour l'achèvement de tous ses travaux en Nubie, dans les délais limités par les diverses étapes de construction du Sadd el Aali.

Le Service des Antiquités établissait également son programme des fouilles essentielles qu'il importait d'achever ou d'entreprendre afin d'avoir exploré, au maximum, les reliefs destinés à disparaître. En octobre 1959 une réunion d'Experts de l'UNESCO, constituée de personnalités éminentes dans le domaine des techniques relatives au problème des monuments et de leur sauvegarde, et dans celui des arts et de l'archéologie, — tenait ses assises au Caire, puis en Nubie même et étudiait, dossiers en mains, les divers chapitres de la sauvegarde proposée.

Tout le long de la Nubie, le Comité avait pu rencontrer les équipes du Centre de Documentation au travail : on poursuivait les travaux de relevés à Kalabsha, on entreprenait ceux de Ouadi es-Seboua. Archéologues, philologues, architectes, dessinateurs, photographes, mouleurs, etc. . . . étaient à l'œuvre sous un soleil implacable. Puis c'étaient les experts chargés de repérer et de copier les inscriptions et graffites partout où les mercenaires et les fonctionnaires grecs et romains avaient pu pénétrer : durant l'été 1959 principalement dans la région de Dakke (près de la frontière de l'antique Dodécaschène) et vers Abou Douroua les travaux s'étaient déroulés. L'avion spécial des relevés pho-

togrammétriques de l'Institut Géographique National de Paris avait, durant le mois d'Août, été envoyé au dessus de la Nubie, pour prendre en photographies stéréoscopiques, les deux rives du fleuve, à partir de la première cataracte. Puis, durant le déplacement du Comité une autre mission, celle des ingénieurs chargés des relevés planimétriques se déroulait. Il était, ainsi, loisible sur place de mieux comprendre tout le programme et toutes les méthodes de sauvetage prévus et nécessaires. Là encore un avis favorable fut la réaction unanime du Comité aux propositions des Experts et dans ses conclusions le rapporteur (l'auteur de ces lignes) pouvait exprimer au Directeur Général de l'UNESCO les possibilités, la certitude même du sauvetage envisagé, — l'espoir aussi que les consciences lucides et généreuses mettaient en lui pour qu'un vibrant appel soit lancé afin de préserver au mieux le patrimoine culturel de l'ancienne Nubie.

Le Conseil Exécutif de l'UNESCO de Novembre 1959 fut donc l'étape décisive, et le rapport du Comité d'Octobre fut agréé dans un enthousiasme émouvant. Le « feu vert » était donné, totalement, on pressait même le Directeur Général d'agir dans les délais les plus rapides pour organiser cette Sauvegarde.

Le 8 Mars 1960 tous les dispositifs étaient en place : la « préhistoire » du projet ainsi qualifié, par M. René Maheu, Sous-Directeur Général de l'UNESCO dont le rôle a été si déterminant, prenait fin. L'action entrait dans sa phase historique.

La Direction Générale de l'UNESCO, en accord complet avec le Gouvernement de la R.A.U., avait élaboré et créé les Comités nécessaires à épauler dans le monde entier cette vaste entreprise, sans

précédent. Un *Comité d'honneur*, présidé par S.M. le roi Gustave VI Adolphe de Suède et composé de Membres de familles régnantes ou d'anciens chefs d'Etats était chargé de patronner dans tous les Etats Membres de l'UNESCO (83 à ce jour) l'action entière. Un *Comité International d'Action* était constitué où chaque pays était représenté par une personnalité éminente qui accepterait d'entreprendre, aidée par son propre Comité national, les démarches et les activités nécessaires à la campagne de propagande pour réunir les fonds et les aides techniques et scientifiques nécessaires. Enfin un *Comité Consultatif auprès du Gouvernement de la R.A.U.* était nommé par décret composé de spécialistes concernant tout le problème de la Sauvegarde, Egyptiens et étrangers. (Le Secrétaire est M. L.-A. Christophe dévoué à toute l'action dès le début et bien connu des lecteurs de cette Revue). Ce Comité, qui doit se réunir régulièrement en Egypte a pour tâche d'étudier les propositions d'assistance, d'établir et de conseiller le déroulement des travaux dans l'ordre de priorité nécessaire, — il doit enfin soumettre le plan d'affectation des contre-parties. En effet, le Gouvernement de la R.A.U., soucieux de témoigner sa reconnaissance envers les Nations qui offrent de participer à la Sauvegarde, s'est engagé, dans une déclaration solennelle, lue par S.E. le Ministre de la Culture et de l'Oriental National, le Dr. Saroit Okacha, à l'ouverture même de la Réunion des Experts au Caire, en octobre 1959, à céder à toutes les missions officielles qui procéderaient à des fouilles en Nubie, 50% des objets trouvés (à l'exclusion, naturellement des « unicas » qui appartiennent au patrimoine national). La même proposition fut faite les mois qui suivirent par le Gouvernement du Soudan. Le Gouvernement de la

R.A.U. a également proposé de donner certaines antiquités prélevées des réserves de ses chantiers de fouilles, ainsi que cinq des petits temples de la Nubie. Enfin, pour les pays qui contribueraient à la sauvegarde, point n'est besoin d'attendre l'achèvement des fouilles systématiques en Nubie pour entreprendre ou continuer les investigations archéologiques dans les autres régions de l'Égypte, et même certaines parties de la nécropole royale de Sakkarah ont été proposées. Le partage des objets trouvés se fera dans les conditions prévues pour la Nubie.

Ainsi donc le 8 mars dans la grande salle des conférences internationales de l'UNESCO, Vittorino Veronese lançait son appel solennel au Monde Civilisé pour que la Nubie survive, avec tout son cortège impressionnant de plus de quatre mille années d'histoire et d'art. Une voix vibrante lui répondait : celle d'André Malraux, Ministre d'Etat français, Chargé des Affaires Culturelles. Dans ce duel de générosité, au cœur de cette éminente Assemblée constituée des plus brillants esprits du monde diplomatique et culturel, ces deux hommes avaient atteint les plus hauts sommets des aspirations humaines, en rappelant aux hommes de l'ère atomique naissante le chemin d'un idéalisme lucide et fervent, celui qui correspond à la vocation des citoyens du XXème siècle : s'entraider pour que la vie soit digne d'être vécue et que les valeurs éternelles soient respectées au-delà des frontières et des races, par la volonté des meilleurs. Le miracle est qu'à cette étourdissante compétition de talents oratoires correspondait vraiment une réalité tangible. Immédiatement après, un accord survenait entre le Gouvernement de la R.A.U. et la Direction Générale de l'UNESCO afin de prendre en charge

les frais assez considérables d'établissement du projet de contre barrage destiné à préserver sur place les deux sanctuaires d'Abou Simbel. C'est à une firme française (Coyne et Béllier) que revenait le soin de diriger les travaux. Mais immédiatement celle-ci passait des souscontrats avec des compagnies allemande, anglaise et italienne. En cinq mois les équipes de techniciens se sont succédées nuits et jours en Abou Simbel, et le 1er septembre tout était achevé et le projet définitif du contre barrage était terminé. Il est magnifique et respecte à la fois l'intégrité du site, le message artistique et religieux des sanctuaires. Un immense barrage en terre et enrochement peut être construit, qui englobe les deux temples, enserrant le site en une ellipse de 700 mètres de long, sur 500 mètres de profondeur, devant la façade du grand temple. La montagne, dont le sommet est plus élevé que les eaux du futur lac, demeurera en presqu'île et le soleil caressera toujours les colosses du roi et de la reine, à l'aube de chaque matin. Un lac irrégulier au pied des temples est réservé, la végétation si belle des rives sera maintenue, le site gardera, dans son ensemble, son caractère prestigieux.

Et puis, à deux reprises, l'UNESCO envoya en Nubie une équipe d'ingénieurs, d'architectes et de géologues, dirigée par le Prof. Gazzola, — des Suisses prêtèrent aussi leur collaboration aux travaux entrepris et qui consistaient à établir définitivement tous les plans de transfert des temples (au Soudan et en Egypte) — plus de vingt —, qui ne peuvent pas être protégés dans leur site originel. Des essais furent exécutés sur place, concluants, et le 6 septembre 1960 la dernière expédition était de retour, prête à présenter dans deux mois, les projets définitifs concernant cet exode de sanctuai-

res, qui doivent néanmoins, être « remontés » en Nubie même près des deux Oasis prévues dans le désert occidental, alimentées par les eaux du futur lac de retenue, et où la vie nubienne pourra aussi être reconstituée.

Déjà les offres de participation à la sauvegarde sont parvenues à l'UNESCO, et, avant même l'appel, par ordre chronologique, la France, le Brésil et la Belgique avaient donné. Le premier Comité d'Action International se tenait à Paris, à l'UNESCO, au milieu du mois de mai 1960. Quelques jours après, durant la dernière semaine du même mois, au Caire, la première réunion du Comité Consultatif auprès du Gouvernement Egyptien commençait ses travaux. Toutes les offres de sauvegarde étaient étudiées, réparties, et le rapport établi et présenté au Gouvernement de la R.A.U. était accepté en sa totalité. Aussi, dès juillet, arrivait une mission d'ingénieurs hollandais dans le but d'étudier la réalisation du projet égyptien de protection sur place de l'île de Philae, qui avait été retenu, comme étant la meilleure solution pour sauver le domaine de la déesse Isis. A la même époque arrivaient à nouveau des experts envoyés par le Gouvernement Français pour se joindre aux Egyptiens et aux Experts de l'UNESCO qui continuent leurs travaux de relevés. Deux hellénistes « relèvent » les épigrammes grecques de Philae, puis recherchent les inscriptions gréco-romaines du Dodécanèse, pour réviser et compléter les anciennes publications. Cinq ingénieurs photogrammètres de l'Institut Géographique National sont aussi envoyés par la France pour procéder en une vaste mission à la photogrammétrie de tous les temples de Nubie. La France offre également l'organisation du bureau de documentation photogram-

métrique au Centre de Documentation. Par ailleurs l'UNESCO qui achève l'équipement technique du Centre a pris en charge plusieurs Experts qui continuent de collaborer aux travaux du Centre dont les activités se poursuivent à Taffeh, Debot, Kalabsha et Abou Simbel. A ces Egyptiens viennent se joindre deux de leurs confrères belges pris en charge par leur gouvernement. Au Soudan, l'UNESCO a délégué trois experts.

Le Service des Antiquités de la région Sud de la R.A.U., dont les efforts sont considérables, a assumé, avec l'aide d'Experts bénévoles polonais et belges, le déménagement après démontage des chapelles de Taffeh et de Debot. Il fait construire des bateaux, pour toutes les missions supplémentaires et procure aux missions étrangères qui viennent conduire des fouilles en Nubie, toute l'assistance matérielle qui est demandée. Déjà l'Université du Caire, l'Institut Allemand d'Archéologie, l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, l'Université de Milan ont entrepris des fouilles que la plupart des Instituts continueront l'an prochain. Le Musée du Louvre se propose de mener à bien des travaux, mi-septembre, à Ouadi es-Seboua, et les Universités de Milan et de Florence poursuivront leurs recherches à Ikhmindî et à Sabaghoura. L'Angleterre et la France fouillent déjà au Soudan et la plupart des nations qui possèdent des égyptologues ont offert de participer aux recherches. L'Amérique, l'Autriche, l'Espagne, la Russie, la Tchécoslovaquie, la Hollande, l'Inde, le Mexique, etc... enverront des missions archéologiques cet hiver.

Au Centre de Documentation, au Caire, les activités ne sont pas moins intenses qu'en Nubie et depuis le 15 septembre une équipe d'Égyptolo-

gues étudie les cartes photogrammétriques en courbes de niveau, parallèlement avec les photographies stéréoscopiques, afin d'établir la carte définitive de cette région et faciliter la mission du « Survey » organisée dès octobre par l'University College et l'« Egypt Exploration Society » d'Angleterre. Une mission de relevés épigraphiques est déjà organisée pour repérer les inscriptions rupestres et l'Amérique a l'intention d'envoyer une mission de préhistoriens (en collaboration avec la France) dès l'automne.

Certains pays proposent de prendre en charge les frais du déplacement de tels temples déterminés, les offres d'argent, de matériel commencent à arriver. Tout cela continue à être coordonné par les bureaux de l'UNESCO dont le Secrétariat prépare la Conférence Générale qui s'ouvrira en Novembre. On y étudiera les projets et devis des projets de protection d'Abou Simbel, de Philae et ceux du déménagement des temples, qui présentent réellement les problèmes pour lesquels l'aide financière internationale est désormais sollicitée. Les espoirs sont grands, nous savons maintenant que *tout* peut être sauvé : les savants, les techniciens les plus éminents ont déjà rendu leur verdict. Il est positif, totalement. Il faudra trouver l'argent, tout l'argent pour mener à bien cette opération aux buts si nobles, si désintéressés. Les premières contributions sont déjà importantes, et si l'on considère le peu de temps qui s'est écoulé depuis le jour de l'appel, les réactions qui se sont manifestées, les travaux déjà exécutés, sont inespérés. Mais il faut encore beaucoup d'argent, beaucoup moins cependant que pour subventionner la plus petite arme destructrice, pas beaucoup plus que ne coûte une grève dans un des pays d'Occident ou d'Amérique !

Tous les espoirs sont donc permis, puisqu'il s'agit de sauver, de préserver un héritage d'une si haute portée. Qu'on ne s'y méprenne pas, l'action portera ses fruits bien au-delà des limites prévisibles. Elle a déjà touché, par les efforts de la presse, de la radio, des conférences, l'immense foule anonyme et toujours prête à s'émouvoir *et à comprendre avec son cœur*. Aurait-on pensé que la première contribution est arrivée, un jour après l'appel, de la tirelire d'une petite française de douze ans, éloignée, en province. Imagine-t-on que des ouvriers, des femmes de ménage, des chauffeurs de taxi, émus au plus profond d'eux-mêmes, envoient leur obole, en s'excusant de ne pouvoir faire plus ! Si les humbles comprennent et se privent pour un idéal vers lequel ils aspirent et que matérialise pour eux cette noble entreprise, nous avons tout lieu de penser que les plus hautes couches de la société, continueront aussi à montrer l'intérêt et la compréhension dont de nombreux indices nous font espérer les effets tangibles. Et le vœu sublime sera réalisé où les hommes du monde se seront enfin donné la main pour que puisse survivre, au-delà des siècles, l'œuvre de leurs lointains ancêtres, afin d'en préserver le message pour l'enseignement de leurs frères de demain.

Ch. Desroches Noblecourt

LA HAUTE-EGYPTE

N.D.L.R. — Nos lecteurs connaissent bien notre collaborateur Yéhia Hakki, l'excellent écrivain arabe dont nous avons déjà traduit plusieurs œuvres importantes, notamment, *La lampe à huile*, *Le Facteur*, *Réveillez vous !* On a pu suivre également dans la revue sa présentation si vivante de l'histoire de la littérature contemporaine dans la région égyptienne de la R.A.U. ou encore les délicieuses chroniques pleines d'humour, comme celle consacrée aux ânes. Nous sommes heureux de présenter à partir de ce numéro une œuvre majeure de l'écrivain, œuvre que lui a inspirée son séjour en Haute Egypte au début de sa carrière (1927-29). Ce séjour a laissé sur sa sensibilité une empreinte ineffaçable et a inspiré déjà plusieurs contes et nouvelles réunis dans *Boue et Sang*. Comme Tewfik El Hakim qui fut Substitut du Parquet, Yéhia Hakki fut nommé Secrétaire de Préfecture à Manfaloute et ses fonctions l'ont naturellement amené à connaître l'envers du décor de la vie, avec ses crimes et ses délits, la violence des passions chez des êtres encore ignorants et superstitieux, une société aux mœurs très différentes de celles des grandes villes. Dans ces souvenirs et ces croquis groupés autour du thème général de La Haute Egypte, Yéhia Hakki a su faire preuve de beaucoup de courage dans le réalisme des descriptions, comme d'art impondérable dans la présentation de ces petites scènes qui éclairaient avec tant de force la psychologie et les mœurs de la société de cette époque en Haute Egypte.

Je ne saurais exprimer ce que je ressentis lorsque j'appris que j'allais émigrer tout seul en Haute-Égypte. Était-ce la peur de l'inconnu ou la crainte de la solitude ? Je n'avais jamais voyagé dans le Sud ni fréquenté ses habitants. Les images que j'en avais dans mon esprit étaient celles qu'y avaient dessinées les rumeurs et les anecdotes, où le meurtre était associé à la vengeance. Le vengeur pouvait passer sa vie entière à poursuivre sa victime tel un chien de chasse, d'une ville à l'autre. Il finissait par descendre son ennemi, et il lavait ainsi l'injure faite — peut-être même avant sa naissance — à l'un des siens.

Si quelque chose devait symboliser pour moi la Haute-Égypte, c'était le gourdin au bois dur comme fer que des bras puissants et musclés faisaient choir sur des têtes qu'ils fendaient et des os qu'ils fracassaient. On voit dans les musées des momies, datant de l'époque thébaine, dont les crânes portent la marque du gourdin.

Au Saïd (Haute-Égypte), les femmes sont confinées dans leur demeure et certaines d'entre elles se glorifient de n'avoir porté leur vêtement de sortie qu'une seule fois, le jour où une procession nuptiale les mena de la maison paternelle à celle de leur époux. On dirait qu'elles souhaitent ne se servir à nouveau de ce vêtement que le jour où il deviendra leur linceul.

La plupart des villes du Saïd, malgré leur richesse, étaient dépourvues d'eau et d'éclairage. Quant aux égouts, toutes les agglomérations rurales étaient — à l'époque — logées à la même enseigne. Et je ne parle pas de l'invasion des scorpions. S'ils ne se faufilaient pas

dans votre couche, ils se fourraient dans le goulot de la gargoulette ou dans la timbale dont on se sert pour boire. Vous les trouviez parfois dans vos chaussures ou dans les fibres de la « luffa » (1), à la salle de bain.

Dans ces provinces méridionales, on mène une vie rude, implacable et dépourvue d'ornements. On n'y connaît ni n'admet les gâteries auxquelles sont habitués les Cairotes, dans leur nourriture, leur habillement, leurs plaisanteries et leurs amusements. Au Saïd, la nuit est un geôlier à la main noire qui incarcère hommes et animaux au coucher du soleil.

Malgré tout cela, je ressentais de la joie à l'idée de pénétrer ce monde mystérieux et fascinant qui m'attirait depuis longtemps. Il me semblait que mon amour pour mon pays ne serait satisfait pleinement que si je me plongeais dans cette atmosphère. Dès ma prime jeunesse, j'avais constaté que mes compagnons de classe, originaires du Saïd, se distinguaient par leur virilité, leur dignité, leur magnanimité et leur courage. De plus, ils possèdent la sagesse innée qui leur fait prendre le bon et le mauvais côté de la vie sans sourciller. Ni la crainte, ni le doute, ni l'ennemi, ni l'envie, ni la convoitise ne les hantent ; c'est pour cela qu'ils mènent une existence heureuse. Je ne les ai jamais entendus se plaindre ni user des stratagèmes et des ruses dont se servent les âmes faibles pour provoquer la pitié chez autrui.

J'avais l'habitude de suivre du regard ces grandes péniches naviguant avec le courant,

(1) Sorte d'éponge végétale.

pleines à en sombrer de foin ou de poteries. Autour du gouvernail, des hommes assis en cercle entouraient une grande jarre noircie. Le bavardage n'était pas leur faible. Un homme, agile comme un singe, se hissait au haut d'un mât pour le faire pivoter vers le bas, après en avoir roulé la voilure rapiécée, afin que la péniche puisse passer sous le pont. Il échangeait avec son compagnon, en charge du gouvernail, des paroles sèches et cassantes comme des coups de gourdin, paroles que je ne parvenais pas à comprendre. Les regards enflammés des deux hommes se croisaient, leurs dents éclatantes brillaient au soleil comme des armes blanches. Et je me demandais de quel patelin ils pouvaient bien venir, quel genre de vie menaient ces êtres voguant sur l'eau ? Comme j'aurais voulu pouvoir faire un voyage avec eux pour apprendre le nom des vents et leur direction et pour connaître les fantaisies des courants perfides ! J'aurais voulu observer les eaux tourbillonnantes cependant que les palmiers élancés dessineraient pour moi, à tout bout de champ, de merveilleux tableaux sur les berges du fleuve. J'aurais aimé pouvoir jeter l'ancre chaque jour à un nouveau débarcadère.

Mon cœur s'émeut lorsqu'on me dit que dans certaines localités du Saïd les convois funèbres doivent traverser le Nil en se dirigeant de l'ouest vers l'est ; c'est une vision du temps des pharaons ! Je me représente ce cercueil tanguant sur les eaux du fleuve comme se balançait jadis dans son berceau ce même être au début de son existence. Ma grand-mère disait en plaisantant qu'elle souhaitait avoir de pareilles obsèques afin de pouvoir humer l'air

frais une dernière fois avant de reposer à jamais dans sa tombe.

*
**

Mais pourquoi devrais-je — en parlant du Saïd — ne mentionner que les camarades de classe ? Les pauvres marchands ambulants qui viennent de ces lointaines provinces n'ont-ils pas, eux aussi, l'allure altière, comme s'ils marchaient dans les rangs d'une armée victorieuse ? Ils battent le pavé d'un pas résolu ; ils ont la taille élancée, la tête haute, l'abdomen effacé et le dos droit. S'ils découvrent l'ossature du thorax, ils vous semble voir le boîtier d'une dynamo qui fonctionne sans s'essouffler et sans requérir quelque aide que ce soit. C'est comme si chacun d'eux était un chef parmi les siens. Ce qui attire le plus l'attention chez eux c'est leur cou allongé et solidement planté dans leurs corps tel un rocher figé dans la montagne. Ce seul trait leur donne un air de noblesse et de la prestance.

Je me souviens du marchand qui parcourait notre ruelle. Il portait à l'intérieur de sa tunique, à droite et à gauche de son corps, au moins deux okes de grenades retenues par une corde serrée autour de sa taille. Sur sa tête était juché un grand couffin plein jusqu'au bord de ce même fruit. Si l'acheteur s'était avisé de l'aider à descendre ce fardeau au sol, il en aurait eu les bras meurtris et serait tombé à la renverse, quelque costaud qu'il fût. Ce marchand ambulant, aux cheveux presque blancs, circulait ainsi du lever du soleil à la tombée de la nuit. On ne remarquait sur ses

traits aucune fatigue ; rien que le mouvement de ses sourcils qu'il élevait ou abaissait, selon le cas, pour équilibrer le lourd couffin sur son crâne. Et lorsqu'il vantait d'une voix tonitruante ses grenades de Manfaloute, son cou s'enflait avec toute la force dont son corps disposait. Ne me demandez pas de quelle nourriture il tirait cette force !

On rencontre tout le long de la voie ferrée, sur les berges des canaux et des drains, au-dessus des échafaudages, sur les quais des ports, à bord des charbonniers, des Saïdiens qui triment et besognent fiévreusement avec la régularité des fourmis. Comme celles-ci, ils se divisent la tâche et travaillent par équipes. S'ils éprouvent la nécessité de pousser des soupirs à cause de la violence de l'effort, ils se soulagent discrètement, car ils s'en voudraient qu'on s'en aperçoive. Ainsi, pour se donner du courage, ils répètent à l'unisson, et phrase par phrase, les couplets d'une chanson qu'entonne un des leurs. J'ai fait le tour du monde et je n'ai vu personne, qui puisse égaler en endurance le Saïdien.

Durant les nuits d'hiver, lorsque je passe auprès des chantiers d'immeubles en construction, tout entourés d'échafaudages tels un immense hérisson, je m'arrête pour écouter un chant mélancolique et émouvant qui s'élève autour d'un feu de camp pétillant dans les ténèbres. Et c'est ainsi que les soupirs se métamorphosent en une mélodie lancinante attisée par la nostalgie.

On retrouve une atmosphère semblable dans le wagon de troisième classe du train dit

« du Saïd », au milieu de la cohue, de l'odeur de fenu grec, des nuages de poussière ardente qui colle aux corps, cependant que sacs et couffins volent au-dessus des têtes. Les voyageurs montent et descendent par les fenêtres et personne ne s'en plaint, car il y a toujours, à chaque voyage, quelqu'un qui se dévoue pour adoucir les mœurs, en battant du tambourin en cadence et en chantant les airs bien-aimés du pays tout le long du trajet.

Les Saïdiens ont donné leur nom à ce train qui part d'Alexandrie aux environs de minuit. C'est leur véhicule favori car, arrivant au Caire le matin, il leur permet de se transférer immédiatement dans le premier train en partance pour la Haute-Egypte. Cette coutume est si fermement établie, qu'on appelle — par analogie le convoi qui part du Caire vers minuit, « train du Saïd ». Ceci explique aussi le sens d'une chanson saïdienne fort connue qui commence par ces mots :

O train de minuit, ô toi qui va au sud vers le Saïd...

C'est du train qui part d'Alexandrie vers minuit et non de celui qui part du Caire vers la même heure qu'il est question dans la chanson, car l'exode des Saïdiens vers le grand port égyptien était de beaucoup plus important que celui dirigé vers le Caire.

En ce temps-là, je commençais à faire ample connaissance avec ce train du Saïd et ses bizarreries. Plus il s'enfonçait en direction du sud, moins ses horaires devenaient familiers au Cairote que j'étais. Je n'avais, en effet, jamais quitté une ville et je n'y étais jamais ar-

rivé à trois ou quatre heures du matin. J'ai aussi appris le secret de toutes les manœuvres du trafic ferroviaire sur la voie unique qu'empruntait le chemin de fer au sud de Minieh. Une des manœuvres consistait en un rapide échange de cerceaux en bois entre le mécanicien du train et le chef de gare, qui relevait de la jonglerie. J'ai toujours suivi avec un grand intérêt le mouvement des trains ; c'est une de mes marottes depuis mon enfance. Les gares — ces grandes foires aux adieux — et les rails qui s'entrecroisent, scintillent, courent à perte de vue, m'ont toujours ébloui. Même lorsque je suis dans une petite gare, je prends grand plaisir à m'asseoir et à laisser vagabonder mon esprit à son gré. J'ai découvert, par la suite, que le passe-temps favori de certaines gens du Saïd est de se rendre à la gare, sans but défini, mais simplement pour regarder passer les trains et circuler les voyageurs.

V E N D E T T A

Les Saïdiens se font un point d'honneur d'assouvir leur vengeance. A ce propos, je me souviens de m'être rendu — il n'y a pas bien longtemps de cela — avec une troupe théâtrale du Caire pour donner des représentations à Assiout. Le gouverneur de la province, lié d'une ancienne amitié avec moi, avait bien voulu nous inviter dans ce but.

Afin de faire honneur à la province d'Assiout, j'avais voulu associer les artistes locaux à la troupe étrangement appelée « populaire », venue du Caire. C'est ainsi que trois groupes de joueurs de flûtes avec leurs chanteurs se

joignirent à nous. Au milieu de l'enthousiasme général, ils nous firent comprendre que leur répertoire ne comprenait pas seulement des refrains appris par cœur, mais encore d'autres qu'ils étaient à même d'improviser sur-le-champ, sur n'importe quel sujet que nous choisirions. Avant que je n'eusse eu le temps d'ouvrir la bouche pour dire : «Chantez-nous votre amour pour votre pays, son Nil, ses terres verdoyantes, le gouverneur s'était penché vers moi pour me souffler :

— Saisissez donc l'occasion ! Le Ministère de l'Intérieur nous demande de combattre la coutume que ces hommes ont de satisfaire leur vengeance. Nous ne cessons de prêcher et de donner des conseils. Pourquoi ne leur demanderions-nous pas de combattre cette tradition dans leurs chants ?

Je leur dis donc :

— Improvisez nous quelque chose sur la vengeance.

Ce fut comme si j'avais invité des affamés à un festin. Je n'avais pas eu le temps de m'asseoir que le chansonnier du premier groupe s'était déjà lancé dans une tirade chantée, dans laquelle il disait que l'homme qui ne prend pas sa vengeance vit jusqu'à son dernier jour dans le mépris et l'indignité.

Je lui fis signe d'arrêter :

— Non, non, lui dis-je, ce n'est pas ça que nous voulons !

Le chef du second groupe éloigna alors son confrère avec mépris et prit sa place de plein pied en bombant le torse. Puis, ayant gonflé ses joues comme un ballon, il nous offrit une composition de son cru :

— L'homme qui ne venge pas l'insulte de ses propres mains mériterait qu'on lui crachât à la face...

Décidément, cela ne tournait pas rond. Ils avaient voulu nous faire comprendre — simplement parce que nous avons mentionné le mot vengeance — que nous ne devons pas douter que des hommes comme eux puissent en dire autre chose que des paroles élogieuses. Quant au second chansonnier, il avait pensé que son compagnon n'y allait pas assez fort, qu'il ne s'exprimait pas avec assez d'enthousiasme quand il voulait témoigner son mépris pour ceux qui négligent de prendre leur revanche.

Le gouverneur me chuchota à l'oreille :

— C'en est assez ainsi.

Et je baissai le rideau sur ce fiasco !

L'ARRIVEE AU SAID

Janvier 1927 :

J'étais resté debout, sans mot dire, devant le gouverneur d'Assiout. Je ne l'avais même pas remercié, et pourtant j'aurais dû le faire lorsqu'il avait choisi de me fixer à Manfaloute. Tel un chat aveugle, je cherchais mon chemin à tâtons, ne connaissant ni les avantages ni les inconvénients de telle ou telle localité de la province d'Assiout. Personne ne m'avait jamais éclairé à leur sujet. Et pourtant j'avais trouvé de bon augure le choix de Manfaloute. C'est l'une des villes dont le nom résonne dans les ruelles du Caire. On en vante les qualités et la supériorité en associant son nom aux

fruits succulents qui en proviennent. Vous souvenez-vous de la description que je vous ai faite du vieux marchand qui venait vendre ses grenades dans notre ruelle ?

Quelle n'avait été, par la suite, ma déception lorsque je découvris que ces fruits avaient déserté Manfaloute et que les grenadiers poussaient dans de nouveaux vergers à Abnoub, Sahel Selim et El Badâri. Je ne saurais dire s'ils étaient les rejetons des fameux jardins fruitiers de Manfaloute.

*
**

Je passai ma première nuit à Manfaloute dans le centre d'accueil de la préfecture. J'occupais une chambre meublée seulement d'un lit de camp et d'une unique chaise servant de siège et de porte-habits. C'était une pièce nue, froide, inhospitalière et tellement vaste qu'une famille nombreuse aurait pu y loger sans l'encombrer. Son plafond haut me donnait l'impression que je me trouvais au fond d'un puits. La partie inférieure de ses murs était peinturlurée d'un bleu laid, et sa surface grumeleuse ressemblait à une peau malsaine recouverte de boutons du Nil. Le haut des murs était enduit d'une couche rudimentaire de gypse. Les intempéries et l'âge y avaient laissé des crevasse, des fissures et des craquelures, et lorsque je fixais du regard les irrégularités de sa surface, il me semblait qu'elles formaient des visages étranges qui m'observaient, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour disparaître aussitôt dans le délabrement et la désolation.

Toute la nuit j'entendis le cliquetis des chaînes qu'on manipulait, des mains qui cla-

quaient sur la crosse des fusils, le sabot des chevaux de garde qui frappaient le sol cependant que les chiens aboyaient. Je percevais le bruit de grosses clefs qui ouvraient et fermaient de lourdes portes, le son métallique qu'émettait les anses des seaux en retombant à leur place, le claquement semblable à celui du fouet que produisait l'eau jetée au loin sur le sol et l'écho des voix s'interpellant sans cesse, s'apostrophant et s'enchevêtrant dans des conversations sans fin. Il me semblait que tous ces bruits me parvenaient d'un monde lointain et inconnu ; je ne pouvais préciser si c'était un songe ou la réalité.

La nuit s'était ainsi graduellement dissipée et, tout d'un coup, voici la lumière éclatante, agressive. J'avais devant moi trois longues heures à passer et je ne savais qu'en faire. Il n'était que cinq heures, et cette lumière éblouissante m'agaçait encore plus que ne l'avait fait ma nuit tourmentée.

Lorsqu'enfin je descendis au rez-de-chaussée et que je passais devant le sergent de service, il inscrivit mon nom et l'heure de mon arrivée dans le registre des faits divers. Je me rendis alors compte que j'avais passé la nuit comme un simple citoyen et qu'au réveil j'étais devenu Assistant Administratif.

MANFALOUTE

Manfaloute me parut une ville sympathique, au climat tempéré, et elle était pourvue d'eau courante et d'éclairage. Le désert ne l'enserme pas, se trouvant à distance, bâtie comme elle l'est au milieu d'une plaine située

entre le Nil et la berge du canal Ibrahimieh. La voie du chemin de fer côtoie la ville et lorsque l'on descend du train on a la campagne tout de suite devant soi : à droite un vaste champ s'étend à perte de vue et à gauche, des maisons modernes, le café où nous nous réunissions, les bâtiments du tribunal et du markaz⁽¹⁾, le palais de la famille El-Tarzi, puis un étang de quelque importance. La route tourne ensuite à droite, vers le sud, en direction d'Assiout. Manfaloute s'étend du côté de la gare et non du Nil. C'est pourquoi, je ne pouvais atteindre le débarcadère, sur le fleuve, qu'avec difficulté et en passant à travers champs, faute de route.

Les habitants de cette ville et des villages environnants sont de braves gens, honnêtes et surtout timides. C'est probablement pour cela que je les ai trouvés peu communicatifs avec les fonctionnaires qui — comme moi — ne sont pas de la localité. Un seul village faisait exception à cette règle. Je m'en suis rendu compte plus tard lorsque j'ai remarqué que ce village totalisait le plus grand nombre de crimes !

Manfaloute m'est chère car elle a été généreuse envers moi. Elle m'a traité avec bienveillance et a fermé les yeux sur mes défauts. Il avait fallu que je me trouve un logement sans tarder, non seulement pour y habiter, mais pour y installer une cuisine, car je n'avais pas trouvé un seul restaurant où je puisse prendre mes repas. Finalement j'avais déniché une petite maison au loyer mensuel de cent quatre-vingt piastres. Elle était bâtie, moitié

(1) Sous-préfecture.

en briques rouges, moitié — pour ma chance — en briques séchées au soleil. Cette dernière moitié, construite avec des matériaux primitifs, me remplissait de joie car j'y trouvais la vraie image de la nouvelle vie que j'allais mener. Le premier achat que je fis fut d'une calotte en feutre — couvre-chef de couleur locale — et d'une toge de laine comme on en porte à la campagne. Je pensais que, dans cet accoutrement, je pourrais trouver l'inspiration voulue lorsque je m'assiérais pour écrire mes impressions du Saïd. Fantaisies et chimères des jeunes écrivains qui ignorent que l'esprit se joue de toutes leurs manigances !

J'ai joui ici de l'indépendance et j'ai souffert de la solitude pour la première fois de ma vie. J'étais devenu à la fois chef de famille et seul membre de cette famille. Nul ne me demandait quand je sortirai, où j'irai et d'où je revenais. Malgré cela — et pendant longtemps — lorsque je rentrais tard la nuit, je me blâmais et ressentais le remord du coupable qui craint d'être pris en flagrant délit. J'ouvrais la porte avec précaution, sans faire de bruit, et je montais les marches de l'escalier sur la pointe des pieds, comme, si je m'attendais à voir — dans ma maison vide — une porte s'ouvrir, une lumière filtrer et l'ombre de ma mère m'interpeller : « Tu es revenu ? » C'était son habitude. Elle ne s'endormait jamais avant de s'être assurée que nous étions tous rentrés sains et saufs et que le tramway ne nous avait pas écrasés.

Dans le tourbillon du travail quotidien, il ne me restait plus assez de temps pour réfléchir et me demander : « Qu'es-tu devenu ? » Je

ne m'observais pas. Néanmoins, je sentais que mon caractère particulier se dissolvait petit à petit. Des habitudes nouvelles, féroces, me tenaient entre leurs dents et leurs griffes. Pour la première fois de ma vie je m'aperçus que j'élevais la voix — je regrette de devoir l'avouer — pour prononcer les plus grossières injures, les expressions les plus basses et les plus terre-à-terre. Peut-être trouvais-je, en ce faisant, un immense plaisir qui compensait la sensation de frustration que j'avais éprouvée quand j'étais gosse et qu'on me défendait de partager, avec les enfants de la ruelle, les plaisirs qu'ils y trouvaient. J'avais, en effet, pris l'habitude — était-ce une contagion? — de préférer des injures qui faisaient partie du vocabulaire courant de mes camarades. C'était leur dernière ressource pour faire avouer les coupables, les témoins et les dissimulateurs. Le moindre petit procès, que nous aurions dû trancher en un clin d'œil, se compliquait et traînait en longueur à partir du moment où débutait l'enquête. Ou bien les témoins ne comprenaient pas les questions qu'on leur posait, ou bien leurs réponses sortaient du sujet. Ils ne se décidaient à dire la vérité qu'après des efforts inouïs et après avoir fait maints détours. Ils ne se gênaient pas pour modifier, sur l'heure, les déclarations qu'ils venaient de faire et qui avaient été détaillées dans le procès-verbal. Ils transformaient ainsi le cours de l'enquête de fond en comble sans donner de raison. On aurait dit que leur bouche était un puits profond dont on devait tirer l'eau à l'aide d'un seau fort pesant. Puis des altercations suivaient, entre l'accusé et le plaignant, entre

l'accusé et les témoins et entre les témoins eux-mêmes.

Tout ceci se passait dans l'un des coins d'une pièce minuscule. Dans les autres coins de la pièce, des procès similaires se déroulaient avec le même tintamarre. Les nerfs de certains de mes camarades ne pouvaient plus tenir le coup. De leur gosier s'échappaient les insultes les plus ordurières. C'était comme s'ils réclamaient du secours, comme s'ils élevaient une protestation, comme s'ils utilisaient ce langage pour effrayer les roublards ou tout au moins pour leur faire subir la punition qu'ils méritaient pour avoir délibérément torturé les enquêteurs de la sorte. Parfois certains de mes camarades, excédés, allaient jusqu'à gifler les contrevenants sur les deux joues. D'autres avaient recours aux gardes-chiourme de la préfecture pour faire subir aux récalcitrants cette violence outrageante.

Le malheur est que je les ai moi-même imités. Je reconnais mes crimes ! Tant d'années se sont écoulées depuis, qu'ils ne sont, toutefois, plus punissables.

L'EPINGLE

Je n'oublierai jamais ce procès. Le village allait ce jour-là son train de vie habituel. On y comptait toujours le temps par journées et non par heures. Si les enfants n'étaient pas assis ou couchés sur les buffles, ils couraient sur la place du village en chevauchant un rondin.

Soudain un homme survint on ne sait d'où. Il portait un turban vert, et tenait dans une main

un tambourin et dans l'autre, un objet appelé « épingle » et qui n'était autre qu'un clou long et gros, surmonté d'une volumineuse tête en bois. Cet homme était venu au village pour faire étalage de ses vertus extraordinaires. Il tambourinait et psalmodiait des hymnes à la gloire du Prophète, tant et si bien qu'apparemment ému, les larmes mouillaient ses yeux entourés de kohol.

A peine les gens — pour la plupart des enfants — l'eurent-ils entouré qu'il entra en transe. Son regard erra au loin, il balbutia, grommela, puis il prit l'épingle en question et l'enfonça dans l'une de ses joues. Elle lui traversa les deux joues de part en part. Que le Tout-Puissant soit loué ! Il retira l'épingle, en plaça la pointe sur sa clavicule et se mit à danser. L'épingle demeura dans sa position verticale sans tomber.

Une femme était debout, tenant son fils devant elle, et elle fut encore plus stupéfaite du spectacle que son rejeton. L'homme posa sa main sur la tête du gosse et s'adressant à la mère, lui dit :

— Béni soit ton fils ; il a la grâce de Dieu. Je vais te le prouver.

Puis il amena l'enfant au milieu du cercle formé par les badauds. Il l'aida à poser l'épingle sur sa clavicule. Mais le mioche avait à peine fait deux tours sur lui-même qu'il tomba évanoui sur le sol. Le turban vert se pencha aussitôt sur lui en glorifiant et remerciant Dieu d'avoir béni l'enfant d'une façon aussi éclatante. Sur quoi la mère se mit à pousser de forts hululements de joie. Elle fut bientôt rejointe par d'autres femmes qui manifestèrent leur exalta-

tion aussi bruyamment, sans savoir au juste de quoi il retournait.

La pointe acérée de l'épingle, surmontée de sa lourde tête, avait entretemps pénétré à travers la peau du cou et s'était enfoncée jusqu'au cœur de l'enfant. Une hémorragie interne s'était déclarée sans que nul ne s'en doutât. Le pauvre moribond râlait et agonisait pendant que le cheikh dansait et que la mère poussait des cris stridents d'allégresse. Et la mort survint au milieu de la foule en liesse.

Le maire expédia tout le monde à la préfecture, et je fus chargé de l'enquête. Mon regard se portait tantôt sur la mère qui se griffait les joues, s'arrachait les cheveux et se lamentait d'une voix éraillée par la douleur, et tantôt sur le charlatan qui avait ensorcelé les paysans avec son turban vert. Mon calme et mon sang-froid me firent défaut. La mort de l'enfant ne me faisait pas autant de peine que la mère elle-même, qui avait poussé des cris de joie pendant que son fils se mourait à son insu. Je ne sus pas comment contrôler ma colère. Je me levai et gifflai à deux reprises le misérable, et à en juger par ce que ma main ressentit, mes gestes avaient dû être violents. Je m'en suis toutefois repenti par la suite, et j'ai vécu de longs jours en imaginant que ma main serait sûrement paralysée pour avoir souffleté l'homme au turban vert.

AIE... MON ŒIL !

Voilà encore un incident qui me revient à la mémoire. Nous étions au mois d'août et ce jour là nous n'avions pas quitté nos bureaux

depuis les premières heures de la matinée. Nous avions déjeuné d'un plat de fèves ; le soleil s'était couché et la soirée s'était écoulée pendant que nous étions plongés dans la besogne. Nous souhaitions de toute notre âme qu'une brise fraîche vienne sécher notre sueur, calmer nos nerfs tendus et rafraîchir notre haleine. Il nous semblait que la terre avait aspiré l'air brûlant de l'atmosphère et que ses entrailles avaient pris feu. Vers le soir un petit vent commençait à nous caresser la face ; l'air était brûlant et charriait des relents d'eau stagnante chargée de moisissure, des odeurs provenant de masures sentant le renfermé, des grains de poussière incandescente, des fétus de paille desséchée et une multitude de moucheron. Nous sortîmes sur la route pour dégourdir nos jambes, assouplir notre colonne vertébrale et notre cou ankylosés, réveiller nos mains qui fourmillaient et rafraîchir nos paupières brûlantes. L'officier de police — un homme fort bien éduqué et de bonne famille — passant outre au règlement, déboutonna la veste de son uniforme et fit de grandes enjambées tel un cavalier à peine descendu de cheval après une longue chevauchée. Il n'avait fait que quelques pas lorsqu'un homme vint vers nous en courant, couvrant son œil de sa main.

— Excellence ! Ce salaud de Chehata m'a battu et m'a enlevé l'œil. Je t'en supplie, je t'en conjure, viens à mon secours.

Malédiction ! Nous étions en présence d'un crime et nous devons retourner à la préfecture, y passer peut-être la nuit. Mais patience, il ne fallait pas s'affoler. Nous savions que ce garçon était le plus grand menteur de

la ville. Je ne savais comment il vivait car je le voyais toujours louvoyant autour de la préfecture. Chaque deux ou trois jours il venait nous voir pour déposer une plainte contre une nouvelle victime. Ses déclarations étaient invariablement fausses ou futiles. Il devait certainement mentir cette fois-ci encore, à son habitude.

Aussi vis-je l'officier courroucé abattre ses poings sur la tête du manant et lui envoyer son pied quelque part.

— Monsieur l'officier ! Mon œil... je t'en supplie.

Et les coups de pleuvoir de plus belle au milieu de l'hilarité générale. Nous nous attendions à tout moment à ce que l'homme ôte sa main pour découvrir un œil intact. La punition que l'officier lui infligeait finirait bien par le faire flancher et sa supercherie serait dévoilée.

Seul le médecin de la préfecture pouvait nous tirer de cette impasse. Il prouverait, par une déclaration sur papier officiel, que ce n'était qu'un mensonge. L'officier appela un soldat et le chargea de retrouver le médecin à tout prix pour lui demander de rédiger le certificat voulu.

Nous nous installâmes ensuite au café et l'incident fut vite oublié. Tout à coup le soldat revint, claqua des talons en saluant et en nous tendant un feuillet :

« Après examen de..., il s'est avéré que son œil droit a été délogé de son orbite... »

C'est là une vilaine image — et je vous en citerai d'autres — de ce triste passé durant lequel l'Égypte vivait asservie, privée des di-

rectives et de la protection d'un dirigeant capable d'élever son moral et de maintenir sa dignité. C'est un passé à jamais révolu, maintenant que le peuple a atteint le stade de l'unité, que toutes ses classes sentent qu'elles forment un tout intangible dirigé par ses propres fils.

LES CHARLATANS

Cet homme au turban vert me rappelle les charlatans qui font foison dans la campagne et exploitent les paysans naïfs. Ils sont de plusieurs catégories. Certains sont dans le village à demeure et recrutent leur clientèle plus particulièrement parmi la gent féminine. Ils leur fournissent des scapulaires pour les rendre fécondes etc..., etc... Leur ruse est bénigne, ils sont peu dangereux et ils escroquent leurs victimes avec modération, car leurs services sont permanents. Ils ont toutes les apparences de gens pieux et vertueux, de telle sorte que les femmes, loin de s'en effaroucher, recherchent leur bénédiction.

Une autre catégorie de résidents prétend avoir des ententes et des pactes avec les démons. Ces gens-là sont craints. S'ils passent au milieu d'une foule, on s'écarte et on s'éloigne, car malheur à celui que l'ombre de leur corps viendrait à couvrir. Ces charlatans tiennent les hommes sous leur coupe car il sont capables de leur jeter un charme, et c'en est fini de leur activité sexuelle. Dans le vocabulaire ad hoc, on dit que les hommes, ainsi visés par le magicien, sont « liés », bien qu'ils puissent avoir une santé resplendissante à tous les autres

points de vue. Ces adeptes du diable peuvent, si et quand bon leur semble, « délier » leur victime en un clin d'œil. C'est là l'exemple le plus étrange que j'aie jamais connu de la façon dont l'esprit du paysan peut être dominé par les effets illusoires de la magie. Et ce qu'il y a de plus amusant, c'est qu'ils ne taisent pas leur malheur ; ils ne semblent gênés en aucune façon que l'on sache de quoi ils sont sensés être frappés. Bien au contraire, je n'exagère pas en disant que j'ai remarqué sur leurs traits certains signes de joie espiègle, pareille à celle des écoliers auxquels on aurait accordé un congé inattendu !

Le plus fameux des charlatans de cette espèce était un homme qui vivait dans un village au bout de la vallée. Il habitait une maison située au pied de la montagne, et celle-ci était réputée être l'ancre des démons. Dès le lever du jour, ceux-ci fondaient comme glace au soleil. Leur personnalité s'estompait et un processus de mutation la transformait en particules que le vent éparpillait et chassait hors des grottes et des cavernes comme on poursuit un chien enragé. Et le sifflement attribué aux vents ne serait rien d'autre que l'écho des lamentations et des hurlements résultant de cette poursuite effrénée.

Mais patience, la nuit viendra et le muezzin descendra du minaret après avoir lancé aux fidèles l'appel à la prière du soir. Quelques minutes plus tard, toutes les genuflexions et prosternations seront terminées et l'on aura fini de réciter les versets du Coran. Les gens rentreront chez eux, fermeront leur porte et se mettront au lit en croyant — dans leur sim-

plicité — qu'ils sont en parfaite sécurité. Ne savent-ils donc pas que les démons passent à travers le trou des serrures et que c'est à cette heure précise qu'a lieu leur rassemblement ? Chacun d'eux regagne alors sa propre personnalité et ils règnent une fois de plus sur la terre. Ils organisent des réunions et y invitent ceux qui leur sont fidèles parmi les humains.

C'est à cet instant que l'homme habitant au pied de la montagne sort de chez lui. Il s'engage dans les sentiers rocailleux dont il connaît tous les secrets. Ses pieds le portent sans la moindre erreur, même dans la nuit la plus ténébreuse. C'est comme si une main invisible le guidait. Les loups sont ses compagnons ; les scorpions le saluent. C'est du moins ce que disent les villageois. Mais — en vérité — l'homme est étendu sur son lit. Il se garde bien de sortir de chez lui, car il a peur de ses ennemis...

J'ai cherché à le voir. C'est un individu de taille minuscule, un nain qui, malgré la chaleur de l'été, couvre son corps d'une toge de bure grossière comme en portent les paysans. Sur sa poitrine nue on découvre des os saillants. Son visage est tout ridé, ses yeux, petits et enfoncés et jamais un être ne m'a aussi singulièrement frappé par son apparence et son attitude. Tout en étant sur ses gardes, il est sur le qui-vive, prêt à bondir ; il est en même temps sur la défensive et préparé pour l'offensive. On croirait lire sur ses traits une inquiétude qui semble le torturer parce qu'il connaîtrait un secret terrifiant qu'il ne lui est pas permis de divulguer à qui que ce soit. C'est comme s'il venait à l'instant de s'essuyer le visage après une lutte longue et dure qui lui au-

rait coupé le souffle et l'aurait empêché de parler. Je n'ai jamais su pourquoi, durant tout le temps qu'il a passé en ma présence, il tenait une de ses mains ouverte et l'autre repliée sur elle-même. Enfermait-il sa pensée dans cette dernière en contrôlant son verbe de l'autre ? Toujours est-il qu'il avait commencé par s'en tenir à un mutisme absolu, puis il avait tergiversé, et enfin il avait voulu nier ce qui faisait sa renommée, et je n'ai pas réussi à faire dévier ce loup agressif.

C'est cette frayeur qu'il distille dans le cœur des paysans qui l'a engagé, je pense, à leur prêter de l'argent à des taux usuraires. Lorsque la saison de la cueillette du coton approche, le paysan est sans une piastre et force lui est de recourir aux prêteurs d'argent. Le prix du Kantar de coton (environ 45 kilos), à cette époque, était de six livres égyptiennes et l'usurier l'achetait, avant la cueillette, pour trois livres. N'acceptaient de prêter aux paysans à des taux usuraires que ceux qui avaient de l'autorité sur eux, afin qu'ils puissent être sûrs de récupérer leur argent. Et si ce magicien est devenu usurier, c'est parce qu'il avait un ascendant sur les paysans : le pouvoir de les « lier ».



Un matin, je vis entrer dans mon bureau à la préfecture un homme sur le point de s'effondrer tant il était épuisé. Il avait le teint jaune et les paupières rouges. Il se plaignit de ce qu'il n'arrivait pas pu goûter un instant de repos depuis deux semaines. Dès qu'il se met-

tait au lit, au moment où le silence régnait partout au dehors, et dès qu'il commençait à somnoler, il était soudain réveillé en sursaut par un bruit sourd et persistant qui faisait trembler les murs. Il provenait de la demeure de son voisin et ne cessait que lorsque pointait l'aube. Il en avait parlé à celui-là qui s'en était excusé avec véhémence en disant que tant lui que les siens étaient couchés dès la tombée de la nuit. Il supposait que c'était sans doute le geste d'un démon qui hantait la maison même de son interlocuteur. Il assurait que dans une semaine — une semaine seulement — le démon serait sûrement fatigué et cesserait son manège, par la volonté d'Allah. Il conseillait de brûler de l'encens javanais pour hâter le déguerpissement du démon. Ces paroles étonnèrent fort notre homme, car il n'aurait jamais pensé que son voisin fût expert en matière de démons et d'encens.

Au début de la soirée, je pris avec moi un gendarme et nous nous rendîmes à la maison incriminée. Je m'arrêtai un instant devant la porte, et quelle ne fut ma stupéfaction quand j'entendis, de mes propres oreilles, les bruits sourds et répétés, exactement comme me l'avait décrit le plaignant. Nous frappâmes à la porte avec beaucoup de force et en faisant un grand bruit, mais ne reçûmes aucune réponse. Les gens s'étaient attroupés autour de nous et ils se mirent à parler à haute voix. Les habitants de la ruelle avaient compris que nous faisions une descente de police.

Après un moment, la porte s'ouvrit et nous vîmes devant nous un homme la tête liée dans un grand mouchoir rouge noué sur le front. Il

avait enlevé sa tunique et ne portait qu'une chemise déchirée et un caleçon bouffant et tout noir dont le cordon pendait jusqu'à ses genoux. Son visage, ses mains et ses pieds étaient couverts de poussière ; on aurait dit qu'une colline entière s'était effondrée sur son corps.

Nous ayant vus, il tourna immédiatement la tête pour regarder à l'intérieur. Il y avait, en face de nous et un peu vers la gauche, une porte entrebâillée donnant sur ce que nous crûmes être une cour. Mais, si le paysan place une porte quelque part, c'est uniquement pour cacher son harem aux regards du premier venu. Derrière cette porte entr'ouverte il devait donc y avoir une salle, pensai-je.

Le fait est que, pareil en cela à toute personne saisie par la peur, il nous conduisit justement là où il avait dirigé son regard. A notre grand étonnement, nous vîmes, derrière cette porte à moitié ouverte, de hauts monticules de terre humide. Nous restâmes cloués sur place. Ces grands amas de terre étaient entassés le long des murs, tout autour de la pièce. Au milieu, il y avait un puits d'au moins cinq mètres de profondeur.

A l'enquête, il s'avéra que l'homme était tombé entre les griffes d'un imposteur retors qui lui avait fait croire qu'un grand trésor était enfoui sous le terrain de sa maison. Il lui avait escroqué tant d'argent que le pauvre homme avait été forcé de vendre les bijoux de sa femme. Inutile de dire que le malfaiteur s'était éclipsé et nous ne pûmes le retrouver car il était étranger à la localité.

L'homme continua à creuser encore pendant deux semaines sans s'accorder un moment

de sommeil et en s'esquintant nuit après nuit sans relâche.

C'est ainsi que la plainte, qui se présentait au début comme tout à fait banale, s'était transformée en un délit de fraude. Ceci eut le don d'énerver l'officier de police, car il tenait à ce que le nombre de violations de la loi dans la préfecture soit aussi réduit que possible.



Mais voici l'histoire d'un autre charlatan qui n'avait certainement pas froid aux yeux. Une fois son coup achevé, il ne s'était pas éclipsé. Bien au contraire, je le trouvai installé tranquillement au café, fumant le narghilé en savourant son plaisir.

C'était un « effendi » du Caire qui se faisait des rentrées importantes comme diseur de bonne aventure. Nul besoin pour ceux qui désiraient le consulter de faire acte de présence. Il suffisait de lui adresser une lettre expliquant le cas à éclaircir, accompagnée d'un mandat postal de quarante piastres. La réponse était donnée également par courrier postal.

Mais ce n'était pas là sa seule particularité. Comme les gens de la haute et les touristes, il se déplaçait en été vers le nord du pays, et en hiver en Haute-Égypte. Cette bougeotte n'était pas le fait d'un être inquiet, mais répondait aux circonstances qui lui indiquaient quand il devait s'effacer et quand il convenait de reparaitre.

J'approchai de lui mon siège pour lui parler et quelques minutes plus tard, il m'avait réduit au rang d'élève. Il me débita des propos

ensorceleurs, parlant tour à tour d'ascétisme, d'unité divine, de conscient et de la carence des lois en matière de transmission de pensée.

Une famille de la région avait eu recours à lui pour soigner une fille atteinte d'épilepsie. Il avait exigé qu'on le laissât seul à la maison avec la jeune fille car, disait-il, les soins où les démons entraient en scène nécessitaient un traitement en l'absence de tierces personnes.

Il s'était enfin retiré après maintes séances de longue durée à huis-clos et après qu'il eût donné l'assurance d'une guérison certaine. Il avait recommandé qu'on laissât la jeune fille en paix sans la harasser de questions. Mais la famille ne tarda pas à constater que la malade présentait des signes d'un embonpoint significatif. Le père, l'âme troublée par la colère, la peur et la crainte des démons, s'était lancé à la poursuite du guérisseur.

Mais celui-ci avait coupé court à ses protestations :

— Que pouvais-je faire ? J'ai réussi à dompter le démon qui la possédait et je lui ai intimé l'ordre de sortir du corps de sa victime. Il m'a répondu qu'il n'avait devant lui que deux voies de sortie. L'une de ces issues n'était autre que l'œil de la jeune fille. Dites moi donc, que pouvais-je faire ? Vous n'auriez tout de même pas voulu que pour ménager une voie de sortie au démon, je crève l'œil de votre fille !

Le père cacha ses blessures. Craignant le scandale, il ne nous présenta aucune plainte contre cet imposteur.

Tout au long de mon entretien avec ce che-napan, je ne cessai de le fixer du regard, m'ef-

forçant de percer le mystère de son calme et de son aplomb. Décidément je l'enviais.



L'audace du plus étrange voleur que j'aie rencontré au Saïd m'étonne encore moins que l'extrême naïveté des paysans qui furent ses dupes. Son histoire est l'exemple typique et vivant de la défaite de l'intelligence, voire de l'instinct, devant le pouvoir de la mystification.

Il y avait à Manfaloute une dame que les paysans considéraient riche. Aux yeux des fonctionnaires, elle était aussi pauvre que moi. Elle avait un fils unique. Lorsqu'il eut atteint sa pleine jeunesse, il sortit un jour de chez lui et n'y retourna plus ; c'était comme si la terre l'avait englouti. Était-il vivant, était-il mort ? Nul ne le savait. Sa mère porta le deuil. Elle aurait préféré le savoir mort plutôt que de ne lui connaître aucune tombe où elle aurait pu se rendre, à l'occasion des fêtes, pour se recueillir auprès des restes du cher disparu et distribuer du pain et des dattes aux indigents afin que le Tout-Puissant lui soit miséricordieux. Plus de vingt années s'étaient ainsi passées et la mère ne pouvait se consoler.

Un beau jour l'on entendit des cris d'allégresse venant du nord de la ville. On arrêtait les passants pour leur offrir des verres d'eau sucrée : la vieille dame fêtait le retour de son fils, après sa longue absence.

Le matin, elle avait entendu quelqu'un frapper à sa porte et quand elle l'ouvrit, elle trouva devant elle un homme, la tête enroulée dans une écharpe dont les franges couvraient

son front et ses oreilles. Dès qu'il la vit, il se jeta dans ses bras en sanglotant :

— Maman, maman, me voici revenu.

Désorientée, elle avait pâli et était sur le point de s'évanouir. Elle l'avait regardé avec ces yeux que les pleurs avaient flétris, ternis, affaiblis. Elle voulait approcher son visage de celui de son bien-aimé pour mieux le contempler, mais lui continuait à fourrer sa tête dans la poitrine de la pauvre femme, en pleurnichant.

Le jeune homme demeura pendant plusieurs jours assis à la porte de la maison pour recevoir les félicitations des gens du village. Il faisait bonne chair, ses poches étaient pleines d'argent et il fumait une cigarette après l'autre.

Mais la convoitise et la rapacité sont mauvaises conseillères. La dame avait deux bracelets en or et deux anneaux de cheville en argent. Il était passé le temps où elle portait ces ornements féminins ! Elle s'était résignée à garder ces bijoux au fond d'une malle en bois pour les jours de gêne.

Un matin, elle montait les escaliers menant au premier étage, après avoir préparé le petit déjeuner de son chéri. Elle avait le dos courbé et elle toussotait. Tout à coup, elle vit son fils descendre en coup de vent, et comme il n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter, elle lui cria :

— Va, promène-toi, que Dieu guide tes pas.

Elle entra ensuite dans sa chambre et s'aperçut que la malle n'était pas bien fermée. Cette malle ressemblait à un muet faisant des efforts pour dire quelque chose. Elle l'ouvrit et

trouva tous les vêtements en désordre et les anneaux disparus. Elle poussa un seul cri. Sur lequel de ses deux malheurs s'apitoyait-elle, nul ne le sait. Il entendit le cri pendant qu'il pressait le pas au fond de la ruelle. Il voulut fuir, mais les gens le poursuivirent et l'arrêtèrent pour le livrer à la justice. Il m'incomba de l'interroger.

Entretiens, la femme avait repris ses sens. Ce qu'elle reprochait à cet homme — et c'est là le plus étonnant de l'histoire — ce n'était pas tant d'avoir volé ses bijoux, mais plutôt qu'une fois arrêté, il n'ait pas imploré son pardon, qu'il ne soit pas venu lui baiser les mains et exprimer sa contrition. Elle l'avait trouvé aussi méprisable qu'un rat pris dans une souricière et qui n'a point de cesse qu'il ne s'en échappe. Quant à elle, il l'avait oubliée, il ne la regardait même plus.

Je demandai à l'homme de m'indiquer son nom. Il s'embrouilla un peu, puis prétendit porter le nom du fils disparu. J'appelai le gendarme de service et lui dit :

— Je voudrais voir son casier judiciaire.

Quelques jours plus tard le dit casier était là. Il s'avéra être fort chargé et fort édifiant.

Yéhia Hakki

*Traduction française
de la Revue du Caire*

DON JUAN ET L'AMOUR

En réalité, dans la rivalité des deux acceptions du personnage, classique ou romantique, apparaît le fond du problème : Don Juan est-il satisfait ou non ? Pour les classiques, la question ne se pose même pas. Oui, don Juan est satisfait puisqu'il continue son mode de vie. Pour les romantiques, la réponse contraire ne fait non plus aucun doute. Non, don Juan n'est pas satisfait. Mais le plus fort, c'est que le même motif est encore invoqué. Et la preuve qu'il n'est pas satisfait, c'est qu'il continue son mode de vie.

Tout le malentendu provient de ce que les romantiques ont cru que don Juan cherchait quelque chose au-delà du plaisir épidermique, alors que les classiques, plus foncièrement chrétiens, ont estimé que, succombant à la tentation de la facilité, don Juan se contentait de la médiocrité de ces jouissances.

La contradiction est foncière. Le classique chrétien reproche à don Juan de ne pas chercher au-delà de lui-même.

Le romantique, un peu paganisé, croit au contraire que don Juan est tourmenté par l'inquiétude de sa condition humaine et que l'amour est pour lui un mode de recherche et d'évasion.

N.D.L.R. — Cf. le début de cette étude dans le numéro de Septembre 1960 de **La Revue du Caire**.

Il est de fait que le don Juan classique est un pauvre homme. Cette existence d'étalon manque vraiment de dimension spirituelle.

La conception romantique est plus troublante. Car elle déplace la responsabilité. De bourreau don Juan devient victime. Victime de l'insuffisance spirituelle de la femme. Ce qu'il cherche, c'est une femme qui ne soit pas stéréotypée à la fois par l'espèce, par l'éducation et par le milieu.

Edmond Rostand a eu une idée assez belle dans sa dernière œuvre inachevée: *La dernière nuit de don Juan* lorsque le héros, confronté à sa dernière heure avec toutes les femmes dans les bras desquelles il a passé, s'avère incapable de mettre un nom sur chaque visage, tant elles se sont révélées identiques entre elles, et ce qui est plus terrible encore, identiques à lui-même.

Il est certain que pour le psychiatre, l'instabilité sentimentale et sexuelle de don Juan est la marque d'un profond déséquilibre et le témoignage d'une insatisfaction morbide. Preuve à la fois que le personnage n'apporte pas à l'amour et ne trouve pas dans l'amour assez pour sa libération morale. Et que seule la mort peut résoudre son interne contradiction.

C'est à ce don Juan-là que Musset consacra pratiquement tout le deuxième chant de *Namouna*. Après avoir résumé à grands traits la quête désespérée et inféconde d'un don Juan vêtu de noir qui lui ressemble comme un frère et qui, digne du lit des reines, gaspilla trop souvent lui aussi « son génie, sa jeunesse et sa beauté » dans les plus vils des bouges, il lui accorde une mort orgueilleuse, face à un destin aveugle :

*Tu mourus plein d'espoir dans ta route infinie
En te souciant peu de laisser ici bas*

*Des larmes et du sang aux traces de tes pas.
Plus vaste que le ciel et plus grand que la vie,
Tu perdis ta beauté, ta gloire et ton génie.
Pour un être impossible et qui n'existait pas.*

*Et le jour que parut le convive de pierre
Tu vins à sa rencontre et lui tendis la main,
Tu tombas foudroyé sur ton dernier festin :
Symbole merveilleux de l'homme sur la terre
Cherchant de la main gauche à soulever ton verre
Abandonnant ta droite à celle du Destin.*

La sympathie pour don Juan a décidément pris le pas sur les préoccupations théologiques ou morales. Et d'autant plus décidément que les poètes ou les dramaturges ne résistent pas à la tentation de se glisser dans la peau d'un personnage aussi flatteur.

J'ai souligné le parallélisme entre le vers : *Tu perdis ta beauté, ta gloire et ton génie*, adressé à don Juan par Musset et le début de son poème :

*j'ai perdu ma force et ma vie
et ma jeunesse et ma gaîté
j'ai perdu jusqu'à la beauté
qui faisait croire à mon génie.*

et je l'ai souligné pour bien montrer cette identification que les poètes romantiques établissent entre eux-mêmes et leur don Juan. Nul ne la poussera plus loin que Byron qui, en quinze mille sept cent soixante-huit vers exactement, nous conte ses propres aventures en un amusant chef-d'œuvre décousu et sans gêne, qui n'a plus que le titre *Don Juan* de commun avec le thème primitif.

Il en va sensiblement de même avec le poète autrichien, Nicolas Lenau qui, sans aucun respect pour la légende, a fait une immortelle merveille de

sensualité frémissante et inquiète en chantant ses propres amours névrosées et troublées, sous le masque transparent de l'homme aux mille et trois femmes.

Jamais l'éternel désir, jamais l'amertume toujours renouvelée de l'insuffisance de l'assouvissement physique n'ont été mieux exprimés dans une langue plus sonore que dans le dernier monologue de don Juan, feuilletant son catalogue.

« Souvenirs, dames autrefois aimées ! desséchées jusqu'en la fleur dernière, jadis céleste musique ce qui à présent est un mot insipide. Que les choses se fanent donc vite ! Et les noms ! Encore une fois le souvenir me fait passer de l'une à l'autre de ces gracieuses dames. Coutume pleine de sens que de sacrifier tous les ans sur l'autel des dieux les premiers nés. Quelle est aimable la première verdure des feuilles, le premier parfum, le premier chant d'une journée printanière ! Qu'il est délicieux en mer près du lointain rivage, le premier coup d'œil sur la terre désirée ! Les premières couronnes de la gloire sont aussi les plus brillantes, c'est le premier baiser qui donne l'ivresse la plus douce. S'il est encore dans l'au-delà un ciel, il doit lui aussi être au plus beau à sa frontière. C'est pourquoi l'on pouvait nommer ce qu'il y a de plus doux dans l'amour le premier effleurement d'une passion nouvelle. La tristesse provenant de ce que d'anciens enchantements se dissolvent rehausse l'attrait et la force du nouveau bonheur. Pourquoi faut-il que la source la plus riche tarisse ! Oh ! si nous pouvions mourir en chaque plaisir et renaissant avec un cœur rajeuni nous précipiter au-devant de délices toujours nouvelles !

Puisque j'ai proféré le nombre fatidique, profitons-en pour régler un petit problème de comptabilité. Mille et trois ! Ce chiffre a beaucoup fait trotter les imaginations. Mille, n'aurait pas tellement attiré l'attention, on l'eut pris pour un ordre de grandeur. Mais mille et trois ! la précision de ce « trois » force la crédibilité. Da Ponte, qui en est responsable a eu un trait de génie en rajoutant ce trois.

Pourtant, le chiffre n'a rien d'effaribolant.

Si l'on réduit la carrière amoureuse de don Juan à trente ans d'exercice, ce qui, on en conviendra est extrêmement court, de vingt à cinquante ans, mille et trois ne font guère que moins de trente-quatre femmes par an, c'est-à-dire deux et demie par mois, ce qui n'a vraiment rien d'exceptionnel à qui dispose de moyens et de loisirs suffisants. Le Lewis de M. Paul Morand, ou même le Costals de Montherlant peuvent aisément montrer un « tableau de chasse » au moins équivalent, sans passer pour autant à la postérité. Et ce chiffre laisserait les « Dragueurs » d'aujourd'hui bien dédaigneux.

C'est donc qu'il y a en don Juan autre chose que le séducteur, autre chose que le bellâtre vulgaire, autre chose que l'homme à femmes.

Tout d'abord, c'est une force de la nature, non seulement une force physique, mais une force d'âme exceptionnelle, que rien n'émeut et que rien ne détourne de sa mission. C'est ce que Baudelaire indique dans son célèbre poème de *Don Juan aux enfers* que Barbey d'Aurevilly considérait comme la page la plus achevée des *Fleurs du Mal*.⁽¹⁾

*Quand don Juan descendit vers l'onde souterraine
Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon,
Un sombre mendiant, l'œil fier comme Antisthène,
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.*

*Montrant leurs seins pendants et leurs robes ou-
[vertes
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,
Et, comme un grand troupeau de victimes offertes,
Derrière lui traînaient un long mugissement.*

(1) *Les Fleurs du Mal* XV.

*Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,
Tandis que Don Luis avec un doigt tremblant
Montrait à tous les morts errant sur les rivages
Le fils audacieux qui railla son front blanc.*

*Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre
[Elvire,
Près de l'époux perfide et qui fut son amant,
Semblait lui réclamer un suprême sourire
Où brillât la douceur de son premier serment.*

*Tout droit dans son armure, un grand homme de
[pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir;
Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.*

Que don Juan cherche son idéal dans des voies étranges et discutables, c'est une autre affaire. Le fait est qu'il le cherche avec une persévérance prodigieuse qu'aucune déception ne décourage, qu'aucune volupté ne mollit. C'est cela qui a frappé tous les grands esprits qui de la Lithuanie à l'Argentine, de l'Espagne à la Russie, de la France à la Pologne ont tous médité le cas don Juan.

Peu à peu, don Juan tend à devenir un être synthétique en qui viennent aboutir et se résumer tous les instincts, toutes les aspirations, toutes les faiblesses et toutes les grandeurs de l'homme.

Bien entendu des courants de modes, de conceptions éthiques ou sociales, viennent interférer au point que le caractère du héros et son destin suivent toutes les fluctuations de la morale publique. Pendant les crises de moralisme étroit, le mari prend sa revanche et précipite l'éternel amant dans les flammes.

Ainsi, en France, sous la III^e République,

conformiste et bourgeoise, Edmond Rostand et Henry Bataille pour ne citer qu'eux, s'acharnent contre don Juan. La pièce de Bataille: *L'homme à la rose* est détestable, ce qui n'a rien d'étonnant, l'auteur ayant gâché les plus beaux dons de dramaturge de son époque par l'emploi d'un insupportable jargon alambiqué, prétentieux et ridicule. Elle est pourtant intéressante par la thèse qu'elle expose avec une sorte de hargne jalouse.

Après le meurtre du mari d'Anna, don Juan décide, pour échapper aux recherches, de passer pour mort. Il assiste à ses propres funérailles dans la cathédrale de Séville, réjouissante apothéose où des centaines de femmes, voilées de noir, viennent jeter des fleurs sur son catafalque. Le voilà libre, assuré de l'immunité et prêt à recommencer ses exploits. Mais voici que sa puissance de séduction est descendue au tombeau avec le cercueil vide. Parce que le don Juan légendaire est mort, le don Juan réel et vivant ne peut plus avoir une seule femme. Il en est réduit à payer la servante de l'auberge pour goûter encore une fois l'illusion de l'amour.

Laissons de côté ce qu'il y a de sournoisement méchant dans le déroulement de l'anecdote, mais demandons-nous si, après tout, don Juan n'est pas un imposteur. Sans doute, il y a du vrai dans cette thèse. Les femmes sont vaincues d'avance par la réputation qui précède le séducteur. Mais tout de même, cette réputation, il a bien fallu l'établir par des exploits concrets.

Il y a comme cela de vieux écrivains glorieux qui vivent éternellement sur le souvenir de deux ou trois jeunes chefs-d'œuvre. Mais le prestige existe bien tout de même. C'est ce que Lenau exprime parfaitement quand il fait dire à une femme prête

à tomber dans les bras de don Juan : « la rumeur cite tant de belles dames que tu aimas et qui sont mortes de chagrin qu'autour de toi flotte comme un effroi mortel et *qui te rend d'autant plus redoutable aux femmes* ».

Et elle ajoute : « De quelles puissances d'ensorcellement es-tu armé, homme au merveilleux pouvoir, pour que je ne puisse pas échapper à l'abîme que tu montre et que j'aspire à m'y engouffrer ? ».

Actuellement, il semble que les femme soient, — en apparence du moins — , beaucoup moins sensibles au prestige de don Juan. Peut-être est-ce parce qu'il n'y en a plus ? Que ce soit la belge, Mme Suzanne Lilar ou la française Mme Germaine Beaumont ainsi que Jeanne Sandelion, — l'exégète féminin de Montherlant — , les dames qui écrivent sont en général particulièrement sévères pour l'éternel amant. « Don Juan, dit Germaine Beaumont, c'est le rond de cuir de l'amour... » et reprenant la thèse d'Henry Bataille elle le voit : « trottant gâteusement derrière les servantes ».

Cette attitude ne va pas sans une certaine injustice et l'on peut se demander si don Juan continuerait sa quête, sa chasse, s'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Nous y reviendrons d'ailleurs. Montherlant répond à cette objection en retournant le problème et en supposant qu'il a reçu de chacune ce qu'elle était capable de lui donner, c'est à dire trop peu. Mais il ne faut voir là que l'habituelle attitude misogyne de l'auteur de *Pitié pour les femmes*.

Bernard Shaw, avec son ironie grinçante et souvent pénétrante renverse les rôles en prêtant ce sentiment-là au Commandeur dans l'étonnante conversation d'outre-tombe qui constitue le IIIe acte

de *l'Homme et le surhomme* : « C'est après, dit le Commandeur, que les choses commencent à mal aller. C'est quand elles disent : « Enfin, toutes les barrières sont renversées entre nous ! » que je commençais à me sentir prisonnier. Et quand elles demandaient : « Quand reviens-tu ? », alors j'avais envie de prendre la fuite. . . . »

La fuite, c'est l'arme suprême de l'homme couvert de femmes comme l'appelait Drieu la Rochelle, qu'il se nomme Gilles, don Juan ou Byron.

Après tout, ce ne sont pas les victimes de don Juan qui ne l'aiment pas. Ce sont les autres, celles à qui il ne s'est pas adressé, celles devant qui il a pris la fuite AVANT !

Et l'on peut se demander si Mme Germaine Beaumont n'est pas de celles-là ; de celles qui ont remplacé le sentiment par la littérature, l'amour par la pensée, de celles à qui don Juan aurait envie de répondre, comme Paul Valéry le fit un jour à une femme de lettres : « Tu penses, donc je fuis ! »

Le thème de l'imposture de don Juan ne paraît donc pas pouvoir être retenue. Aussi en est-on arrivé à des essais d'explications de son pouvoir. Toutes alors y ont passé, des hypothèses les plus ébouriffantes dont le magnétisme, la laideur et l'impuissance. Un psychopathe allemand a même été jusqu'à prétendre que l'odeur spécifique de don Juan, chloroformant littéralement ses victimes, constituait son principal atout de séduction.

Comme nous voici parvenus loin de notre point de départ, le don Juan de Tirso de Molina, pour qui ne se posaient pas tous ces problèmes, qui était un être simple, qui se souciait peu de savoir pourquoi ni comment il jouissait pourvu qu'il jouît, à tort et à travers, remettant sa résipiscence au lendemain.

Pourtant, parfois, la courbe s'infléchit et rejoint son origine. Oscar-Wladislas de Lubicz-Milosz, noble homme de Lithuanie et grand poète français, a accompli le miracle de retrouver la préoccupation et la sincérité du vieux moine espagnol. Il a choisi pour protagoniste un des modèles réels du don Juan de Tirso, ce Miguel Mañara qui repose à Séville au couvent de la Caridad, derrière les azulejos bleutés de la façade de Murillo et sous une toile terrible et célèbre de Valdes Leal qui représente deux cadavres en décomposition, celui d'un roi et celui d'un évêque. La tombe du Mañara s'abrite derrière l'autel, sous cette épitaphe dont l'humanité n'est peut-être qu'un raffinement suprême de l'orgueil : « Ci-git le pire homme qui fut au monde ».

Le Mañara de Miloz, à l'encontre du don Juan Tenorio de Tirso, rencontrera à temps la contrition, sous la forme de l'Amour. La thèse romantique s'allie ici heureusement au sujet classique. Sans doute, tout le prédestinait-il à cette issue, puisqu'au sein même de l'orgie il était capable d'une amère méditation.

Par un étrange paradoxe, le sujet de don Juan qui aurait pu prêter à gravelures n'a été que peu exploité sous cet aspect spécial. C'est plutôt son pâle et joyeux émule Casanova qui a tenté les faiseurs d'opérettes libertines et de narrations suggestives et salaces.

La statue du Commandeur qui, bien entendu, est un symbole, se profile toujours dans l'ombre, inquiétante. Toujours, implicite ou explicite, formulée ou suspendue, la question de la fin dernière du pécheur cause un certain malaise à qui se penche sur don Juan, quelle que soit la solution qu'on lui prête. Si Tirso laisse sa réponse dans une ombre dubitative, Molière damne le méchant, précaution

politique plus que scrupule de conscience. Nos grands-pères romantiques, à la suite de Pushkin, en font le héros de la rédemption par l'Amour, ce qui est une belle thèse consolante. Nos pères au contraire avaient tendance à leur tour à le condamner de nouveau.... par jalousie, peut-être, plutôt que par vertu, car il est difficile de croire à la vertu fin de siècle de l'époque 1900.

Il y a là comme un baromètre de la tension morale : l'expansion pardonne, la récession condamne.

Aujourd'hui, où en sommes-nous ? Il semble que le problème se soit déplacé. Et pour une fois, qu'il se soit singulièrement élargi et enrichi, en changeant d'ailleurs de terrain.

Le monde contemporain ne croit plus guère aux chaudières brûlantes et aux gouffres sulfureux d'un enfer matériel. *Huis clos* de J-P. Sartre a tenté d'établir que notre enfer, nous le portons en nous.

Aussi, la question du salut de don Juan requiert-elle une formulation nouvelle.

La question chrétienne est : « don Juan sera-t-il sauvé de l'enfer ? »

La question moderne est : « Comment don Juan peut-il être sauvé de lui-même ? »

Ainsi se résoud la contradiction implicite des concepts classique et romantique. Que ce soit de sa facilité (conception classico-chrétienne) ou de son inquiétude (conception romantico-moderne) c'est bien de lui-même que don Juan doit être sauvé.

Subsidiairement d'ailleurs, c'est en s'évadant de lui-même qu'il parviendra à échapper à l'éventuelle matérialité de l'enfer.

Une fois de plus la pensée chrétienne est par-

faitement conciliable avec la préoccupation contemporaine. Il suffit d'aller au fond des choses.

De même, que l'on prenne l'affaire sous son angle médical ou religieux, il est certain que les démons sont en don Juan lui-même et que, psychanalyse ou exorcisme, il est justiciable d'un traitement individuel qui, lui démontrant l'inanité de son inquiétude et la viduité de son comportement, le laissera libéré, libérateur aussi, et du persécuteur-persécuté qu'il était, refera l'homme équilibré, normal.

Mais, il est évident, également, que don Juan ne peut pas avoir envie de se guérir lui-même et que la thèse romantique de la femme instrument de connaissance et de délivrance, a du bon et du vrai. Ce sont les femmes, c'est une seule femme, qui peut guérir et délivrer don Juan.

Puisque celui-ci est l'éternel amoureux, délirant et obnubilé, le médecin comme le confesseur lui prescrira une cure de lucidité. Connaissant, cependant les contours de son péché, il saura mieux alors y échapper. Ou mieux, il n'y aura plus de péché en lui.

C'est ce que Malraux formule magistralement en disant : « Il ne s'agit plus d'échapper au péché, mais d'intégrer l'érotisme à la vie, sans qu'il perde cette force qu'il avait du péché.... Il s'agit de faire de l'érotisme une valeur.... »

Peut-être dira-t-on que ce n'est que changer de problème et que, dans la conjoncture morale et religieuse, il n'y a là que pure illusion.

Je ne le pense pourtant pas. J'estime que la solution existe. Elle consiste à intégrer l'érotisme dans l'amour. C'est-à-dire à éclairer cet amour que nous avons vu aveugle et délirant, par la lucidité compréhensive de l'érotisme, c'est-à-dire aussi par

corollaire obligé à réchauffer ce qu'il y a d'intellectuellement glacé dans l'érotisme par ce qu'il y a d'affectivement brûlant dans l'amour.

N'est-ce pas le rêve et le but de tous les hommes ? et de toutes les femmes ? N'était-ce pas l'idéal à la fois de don Juan et de ses consentantes victimes ?

Sans doute y a-t-il encore du chemin à faire avant d'en arriver là. Je dirai avec les romantiques que don Juan ne peut-être sauvé de lui-même que par les femmes. Car l'érotisme n'est possible qu'à deux. Il importe donc que la femme moderne se montre enfin digne de la subjectivité qui lui a été accordée par le christianisme. Que, devenant enfin moderne dans un monde évolué, contemporaine de l'ère atomique, elle rejette les entraves psychiques qui pèsent toujours sur elle comme un héritage de la société antique. Il convient donc qu'elle pose sa dignité, sa subjectivité, sa liberté, ses droits en face de la dignité, de la subjectivité, de la liberté de l'homme. Quelle cesse d'être à celui-ci objet pour devenir enfin partenaire, associée, égale. Je ne dis pas « semblable », les droits de la femme ne sont pas les droits de l'homme.

Que ce soit encore malaisé, je n'en disconviens pas, tant des millénaires d'objectivation ont modelé le comportement féminin.

Mme Simone de Beauvoir dans une livre qui a fait un certain bruit, encore qu'il soit surtout une œuvre de vulgarisation dérivée de la *Psychopathia Sexualis* de Kraft-Ebbing, de la *Femme frigide* de Wilhelm Steckel et des vieux traités de sexologie d'Havelok Ellis, Mme de Beauvoir, donc, dans *le Deuxième Sexe* formule parfaitement la difficulté :

« Cet épanouissement (l'épanouissement sexuel de la femme) suppose que la femme réussisse à sur-

monter sa passivité et à établir avec son partenaire un rapport de réciprocité. L'asymétrie de l'érotisme mâle et femelle crée des problèmes insolubles tant qu'il y a lutte des sexes. »

Malheureusement elle ne poursuit pas son analyse et se contente de conclure, sans donner la recette de la réussite : « Si l'homme convoite la femme dans sa chair tout en reconnaissant sa liberté, elle se trouve l'essentiel au moment où elle se fait objet, elle demeure libre dans la soumission à laquelle elle consent ».

Outre que la phrase est rédigée dans un jargon obscur et incorrect, il faut noter que partant de prémisses exactes Mme de Beauvoir a déraillé en cours de route, car le problème est justement que la femme cesse de se faire objet, qu'elle demeure libre sans consentir aucune soumission, c'est-à-dire, j'en reviens au même mot : égale.

A bien y réfléchir la terminologie courante de la femme « qui se donne » est profondément erronée. Si quelqu'un « donne » dans l'amour, c'est l'homme. C'est d'ailleurs en fonction de ce rôle qu'il a assumé l'attitude du maître, du dominateur. Bien à tort, puisque dans le couple donateur-donaire, au sens même du droit civil et de la morale chrétienne le consentement des deux parties est indispensable, et que c'est celui qui reçoit qui oblige, au sens noble, celui qui donne.

Ce n'est pas le lieu de faire un cours de physiologie. En outre, il est certain que ce sont les femmes qui déterminent le comportement amoureux des hommes à leur égard. Ce sont elles qui ont imposé l'idéal chevaleresque du Moyen-Age, comme ce sont elles qui ont entraîné la Régence vers ses excès. Dans toutes les enquêtes sur le mal de la jeunesse, revient comme un refrain, la phrase célèbre du Dr.

Locard, illustre criminaliste : « D'une façon ou de l'autre, c'est toujours la fille qui commence ». Et le plus grand reproche qu'on puisse faire à don Juan, celui que Lord Byron se faisait à lui-même, c'est de n'avoir jamais pris que des femmes qui l'avaient d'abord choisi. Ceci pour dire que c'est aux femmes qu'il appartient de déterminer enfin elles-mêmes une attitude sexuelle autonome. Simone de Beauvoir l'a tenté sans succès. Le problème est urgent, car, dans un monde où beaucoup de principes sont remis en question, il est indispensable que l'amour soit sauvé.

Et il ne peut l'être que dans la liberté, l'égalité et, non pas la fraternité, mais l'autonomie des sexes.

Qu'on ne prétende surtout pas que ce serait aboutir à l'anarchie sexuelle. Cette autonomie est parfaitement compatible avec les conditions sociales morales et mêmes religieuses du mariage. Au contraire c'est dans l'anarchie sexuelle que les deux sexes se traitent l'un l'autre comme objet. D'où un constant déséquilibre.

A l'inverse, c'est l'équilibre total qui est atteint par l'intégration réciproque de l'amour et de l'érotisme. Equilibre des partenaires entre eux et, en eux, équilibre des sens, de l'intelligence et du sentiment. Ils forment enfin un couple, — association noble —, au lieu d'un ménage, — abominable mot qui traîne l'imagination sur des relents de vaisselle sale et de grailons —, ou d'une passade expérimentale et éphémère.

Don Juan n'a plus de motifs de chercher ce qu'il a trouvé et quand il l'a trouvé, c'est une fois pour toutes.

C'est ce qu'Henri de Régnier a délicieusement exprimé dans un recueil d'aphorismes intitulé *Lui*,

lorsqu'il prête à une femme cette réflexion à laquelle toutes les femmes souscriront pour peu qu'elles soient sincères : « Si don Juan m'avait rencontrée, pense-t-elles, il n'y aurait peut-être qu'un nom au lieu de mille et trois sur la fameuse liste ».

Propos à la fois exact et consolant, qui confirme la solution proposée à la guerre des sexes, puisque chaque femme aimée est ainsi victorieuse et que chaque homme aimant devient de la sorte un don Juan comblé.

Donc, amour et érotisme conciliés, réconciliés, tel est le message que don Juan délivre à l'homme moderne, telle est la leçon d'usage quotidien et éternel à la fois qu'il lui donne en le conduisant à l'équilibre et à la stabilité, ce qui n'est pas un mince mérite aujourd'hui.

C'est pourquoi don Juan ne peut pas être sauvé, puisque don Juan c'est l'homme même avec son pauvre cœur trop grand, ses désirs et ses peines, ses élans et ses chutes, ses mains maladroites qui blessent en voulant caresser, ses espoirs et ses déceptions, ses recherches, ses angoisses, l'homme avec ses larmes, son sang, ses rêves, son corps et son âme, l'homme avec ce qu'il y a de meilleur en lui : son invincible capacité d'Amour.

Henri Mouton

DARIA ALEXANDROVA

En Marge du Centenaire de la fondation de la Croix Rouge

On a attribué la fondation de la Croix-Rouge à Henri Dunant, banquier suisse, qui « ayant été présent à la bataille de Solferino en 1859 avait vu les terribles souffrances des blessés après les combats. Cette expérience avait changé sa vie. Il se dévoua d'abord à l'établissement de la Convention de Genève qui traitait tous les blessés comme neutres, et ceci mena à la formation à Genève du Comité International de la Croix-Rouge, comme un auxiliaire des Services médicaux en temps de guerre » (1) *Florence Nightingale*, par Cecil Woodham Smith).

Or, Henri Dunant ne fut pas le fondateur de la Croix-Rouge puisque lui-même le reconnut dans un de ses discours en 1872, dans lequel il déclarait que « *Quoique considéré comme fondateur de la Croix-Rouge, je ne le suis pas, car cet honneur revient à l'Anglaise Florence Nightingale.* »

On sait, en effet, qu'en 1854, au début du conflit avec la Russie, Sidney Herbert, ministre britannique de la Guerre, nomma Florence Nightingale, sur sa demande, infirmière en chef des armées alliées qui combattaient en Crimée et l'envoya à Scutari où se trouvaient des milliers de malades et de blessés, évacués de Crimée.

(1) **Florence Nightingale**, par Cecil Woodham Smith.

Entassés dans des baraques, ils meurent faute de soins, car les médecins, débordés, ne peuvent les leur prodiguer. Florence Nightingale et ses infirmières sauvent des centaines de vies... La reine Victoria lui fait parvenir un message d'encouragement, les journaux lui consacrent des pages entières, elle est « la mère de cinq mille enfants », « l'héroïne nationale anglaise », la seule grande figure de la guerre » (au camp des alliés), et est sacrée « Pionnière de la Croix-Rouge » (Marie de Vivier), voire : « Fondatrice de la Croix-Rouge ».

Or, Florence Nightingale ne le fut pas non plus . Sans vouloir nier ou amoindrir les innombrables services qu'elle a rendus à l'humanité souffrante lorsqu'elle se trouvait à Paris, ou, plus tard, à Scutari, qu'il nous soit permis, toutefois, de rectifier cette regrettable erreur, incompréhensible et inadmissible.

Une autre jeune femme, Daria Alexandrova, russe celle-là, *s'occupait déjà à Sébastopol des blessés et des malades, pendant que Florence Nightingale était encore en route pour Scutari.*

A l'encontre de l'héroïne nationale anglaise, dont la vie est connue dans les moindres détails, on sait peu de chose de Daria Alexandrova. Fille d'un simple matelot, d'origine obscure, de condition modeste, rien ne semblait la prédestiner à l'œuvre admirable qui immortalisa son nom. Rien ne la distinguait des milliers d'autres femmes et jeunes filles des nombreuses familles militaires qui constituaient la majeure partie de la population de Sébastopol. Dès l'arrivée des premiers blessés après la bataille de l'Alma, elle constata l'inexistence de prompts secours médicaux — les brancardiers posaient les blessés à même le sol, les abandonnant à leur sort, les médecins étaient en nombre insuffi-

sant, les hôpitaux se trouvaient loin des champs de bataille, les soldats qui essayaient de secourir leurs camarades le faisaient maladroitement et augmentaient leurs souffrances, les pansements manquaient...

Daria Alexandrova comprit vite que, dans Sébastopol assiégé, la place des femmes était au chevet des martyrs. Elle quitta le foyer paternel et se consacra entièrement à l'amélioration de la condition des blessés, elle organisa leur évacuation vers l'arrière et fonda plusieurs centres d'accueil.

Daria Alexandrova fut bientôt prise dans l'engrenage de la guerre: d'une témérité et d'un sang-froid que beaucoup d'hommes pourraient lui envier, elle défiait la mort et, en pleine bataille, méprisant le danger, se portait au secours des blessés, aux points les plus vulnérables, les plus bombardés de la ville.

Elle devint le fétiche, l'idole des vaillants défenseurs de Sébastopol et faillit éclipser la popularité des amiraux Korniloff et Nakhimoff — héros de la résistance russe — et entra vivante dans la légende et dans l'histoire.

La bataille de l'Alma ne fut cependant que le début de l'effort splendide que devait fournir Daria Alexandrova qui se consacra, corps et âme, avec une simplicité, un courage, un dévouement remarquables à un idéal sublime — au soulagement des souffrances des corps mutilés et au réconfort des âmes meurtries, car ce premier choc des deux armées fut le prélude d'autres rencontres sanglantes, d'autres batailles, d'autres attaques et bombardements...

Les pertes, aussi bien chez les Russes que chez les alliés, furent extrêmement élevées. « Nos pauvres uniformes écarlates, » écrivait le correspon-

dant du *Times* « jonchaient le sol, tandis que les tuniques bleues* s'amoncelaient aux abords de Malakoff ».

« Après avoir enveloppé l'armée dans le linceul de son crime, écrivait, d'autre part, Victor Hugo, Mr Bonaparte lui a cherché une tombe. Il a trouvé la Crimée... l'armée anglaise est morte, l'armée française agonise. »

Très supérieurs, en nombre, aux Russes, dotés d'une artillerie puissante, ravitaillés sans interruption par la flotte réunie franco-anglaise, les alliés étaient convaincus qu'ils pourraient s'emparer de Sébastopol au bout de quelques semaines, voire de quelques jours; mais, contre leur attente, et malgré les calculs minutieusement établis par leurs états majors, Sébastopol s'obstinait à résister farouchement à toute tentative de s'en emparer ! Surpris et pris au dépourvu par cette résistance si tenace, si héroïque, si longue, les alliés durent se résigner au siège, interminable et sanglant, de la ville.

Le fidèle allié des Russes, le fameux « Général Hiver » qui contribua à la défaite de Napoléon en 1812 et, 133 ans plus tard, à l'anéantissement des « invincibles panzers » de Hitler, vint apporter son précieux appui aux défenseurs de Sébastopol. Les Alliés, ou, plus exactement les Anglo-Français — les Italiens étant peu nombreux, quant aux Turcs, leur participation fut, pour ainsi dire, plutôt symbolique — débarquèrent vêtus de leurs uniformes de parade, flambant neufs, et sûrs de leur victoire qu'ils espéraient, comme nous l'avons dit, facile et à brève échéance, et ne se souciant guère des rigueurs du climat criméen; dépourvus de vêtements chauds et de matériaux de construction, ils

(*) Des soldats français.

se contentaient de loger dans de simples tentes. Ils s'imaginaient que, justifiant sa renommée de « Riviera Russe », la Crimée jouissait d'un printemps éternel — son climat aurait dû, en effet, être tempéré et il l'est, mais dans certaines régions seulement, protégées par la chaîne montagneuse « Yaïla ». Il est, par contre, ailleurs d'une rigueur exceptionnelle, dans les plaines, par exemple, et aux abords de la mer. L'in vraisemblable « Bora » (« Borée », « Borisphen »), vent du nord-est, « Seigneur de la mer Noire », faisait voler, comme des fétus de paille, les tentes des Alliés, réduisait en miettes les ouvrages militaires les plus solides et obligeait les malheureux soldats alliés à creuser des trous dans le sol et à s'y terrer durant la nuit. Cet impitoyable et mystérieux vent envoyait par le fond barques et bateaux à voiles ou à vapeur. Ainsi, par exemple, en l'hiver de 1856 le « Bora » anéantit à Balaklava une escadre britannique entière avec le vaisseau-amiral, la fière frégate « Black Prince » en tête, qui transportait, outre une cargaison de vivres, de vêtements chauds et de matériaux de construction, 60 millions de roubles-or destinés aux troupes alliées.

Le correspondant du *Times* rapportait à ce propos que « le plus déguenillé des mendiants de Londres menait une existence de luxe comparée aux conditions de vie dans lesquelles se trouvent nos soldats » ; tandis que l'envoyé du *Journal du Loiret* terminait dans ces termes pathétiques son reportage : « Si seulement vous pouviez les voir maintenant, ces fiers régiments qui vous émerveillaient à Orléans... des visages tourmentés, barbus et tristes, des regards hagards, de pauvres corps malades, à peine couverts de haillons multicolores »...

Les Russes supportaient, naturellement, plus

facilement que leurs adversaires cet hiver capricieux, typiquement « criméen », car il leur était familier, cependant ils n'étaient pas préparés à une guerre défensive, contraire à leur tradition militaire millénaire et, par conséquent à leurs très nombreux blessés, vinrent bientôt s'ajouter de nombreux malades. Si Sébastopol abritait, tant bien que mal, dans les rares bâtisses épargnées par les bombardements continuels de l'artillerie des Alliés, les malades et les blessés qui se réfugiaient dans les caves, les combattants qui, dans des forts de fortune gardaient les approches de la ville et ses points vulnérables, ne pouvaient sous aucun prétexte quitter leurs tranchées, car les troupes dépêchées des centres stratégiques à Sébastopol, suffisaient à peine pour combler les vides et compenser les pertes; au cours du long siège de la ville, il ne fut, par conséquent à aucun moment question de repos, de congé ou de relève.

Dans ses « Mémoires de guerre », Alabine, qui vécut la tourmente de Sébastopol du premier au dernier jour, dresse un tableau saisissant des conditions de vie des combattants russes. « Les tranchées leur remplaçaient tout: logis, dortoirs, salles à manger et églises; point de lits, ni de matelas, ni de coussins — on couchait à même le sol, et les capotes, trouées, crasseuses, usées au dernier degré, devaient les remplacer; pas de linge ni de lits, pas de sous-vêtements de rechange ni de vêtements... chez certains de nos héros la capote militaire ne recouvrait... que des corps nus, pas de bottes ni de gants... pas question d'hygiène, même élémentaire, pas même de « banya » (bains de vapeur) si chers aux Russes. »

Il est par conséquent compréhensible, que le nombre des malades chez les Russes fut aussi

élevé; ainsi, par exemple, depuis le début des hostilités et jusqu'au 23 novembre de l'année suivante on n'enregistra pas moins de 663 officiers et 27.911 soldats malades.

Les hôpitaux et les locaux aménagés en dispensaires et lazarets furent vite submergés et on dut évacuer aussi bien les blessés que les malades vers l'arrière — à Simferopol, à Théodosie, à Pérékope et ailleurs — voire hors de la Crimée, à Kherson et à Nicolaëff. Les souffrances des malheureux étaient atroces, les lourdes « arbas » — chariots tartares tirés par des bœufs — dans lesquelles on les transportait faute d'autres moyens, tantôt s'enlisaient dans les routes bourbeuses, tantôt se renversaient dans les passages difficiles.

Le professeur Pirogoff, sommité mondiale, chargé par le gouvernement russe de la réorganisation des services médicaux sur le théâtre de guerre, réclama dès son arrivée, le 26 novembre, à Simféropol, après une brève inspection des hôpitaux et des centres d'accueil pour les blessés et les malades... de la paille pour remplacer les lits inexistantes et éviter aux malheureux le contact avec le sol — réclamation tragique et combien éloquente. L'éminent praticien, fut d'autre part en étroit contact avec les équipes d'infirmières de Daria Alexandrova qui lui furent d'un secours et d'une aide précieux, et dont, en tout occasion il faisait le plus chaleureux éloge.

Les grands-ducs Nicolas et Michel de Russie, à leur retour à St. Petersburg après l'inspection des troupes à Sébastopol, où ils eurent l'occasion de voir Daria Alexandrova à l'œuvre, entreprirent une vaste campagne de propagande en sa faveur la « Première Sœur de charité russe ».

La grande-duchesse Hélène, justement émue

par le sacrifice et l'abnégation totale de cette humble paysanne, qui, *la première femme au monde, entreprit une croisade contre la mort et la souffrance*, fonda, à ses frais, « l'Union de la Croix-Rouge de l'Exaltation de la Croix », bientôt suivie par d'autres organisations similaires. Les trente premières infirmières de ce groupement furent initiées aux soins d'urgence à donner aux blessés et aux malades, et, après un bref stage dans les hôpitaux de la capitale, prêtaient serment « Au nom du Saint Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ, de prodiguer nos soins assidus aux malades et aux blessés et de prêter assistance à leurs familles. »

Elles furent toutes vêtues d'un uniforme spécial distinctif gris et portaient, autour du cou, suspendue à une chaîne, une croix en argent massif, et furent envoyées à Sébastopol pour renforcer les héroïques équipes de Daria Alexandrova — *la Croix-Rouge était née.*

D. Flamburiari



LES LIVRES

I. -- ECRIVAINS ARABES D'EXPRESSION FRANÇAISE

Depuis le début de ce siècle de nombreux Egyptiens possédant parfaitement la langue française se sont naturellement exprimés en français lorsqu'ils ont éprouvé le besoin de créer une œuvre littéraire. Cette véritable tradition qui permet de parler d'une école littéraire française d'Egypte est loin de se tarir, bien au contraire. Certes, la littérature française de la R.A.U. a perdu depuis quelques années deux de ses représentants les plus brillants en Georges Dumani puis en Ahmed Rassem¹. Mais des livres récents montrent bien que les écrivains de la région égyptienne de la R.A.U., qu'ils habitent Le Caire ou Paris, continuent à produire des œuvres françaises de qualité ou bien nous rappellent le souvenir des pionniers de cette littérature.

*
**

Notre collaborateur M. Raouf Kamel, docteur es lettres, Professeur Adjoint de Littérature à l'Université du Caire, vient de publier, en effet, dans la collection de l'Institut Français d'Archéologie Orientale consacrée aux recherches d'archéologie, de philologie et d'histoire, un volume de deux cents

(1) Cf. notre numéro spécial **Ahmed Rassem**.

pages consacré à l'un des premiers écrivains égyptiens de langue française sous le titre de *Wacyf Ghali, l'écrivain*.

Wacyf Ghali appartenait à l'une des familles coptes les plus marquantes d'Égypte. Son père fut premier ministre du Khédivé Abbas Helmi. Lui même a été l'un des principaux artisans de la lutte nationale de 1919-1922. Plusieurs fois emprisonné par les Anglais, puis Ministre des Affaires Etrangères du Cabinet de Saad Zaghloul, poste qu'il occupa trois autres fois dans sa vie, il devait s'éteindre en 1958.

Wacyf Ghali tel que nous le montrent le Dr. Raouf Kamel et les textes qu'il cite, fut un homme d'une très grande intégrité morale, à la fois réaliste et idéaliste autant en politique qu'en littérature. Littérature et politique ont d'ailleurs été constamment entremêlées dans sa vie, de sorte que ses interventions politiques avaient toujours un cachet littéraire, comme inversement ses œuvres avaient toujours une signification politique immédiate ou lointaine. Wacyf Ghali représente aussi une synthèse vivante de la culture de l'Orient et de l'Occident, de la poésie et de la tradition arabes avec la littérature française. « Cette parfaite assimilation des deux cultures, écrit R. Kamel, devient pour l'écrivain la clef de voûte de l'œuvre qu'il conçoit; c'est elle qui lui permet de prendre place parmi les écrivains de langue française et de transmettre à la France et à l'Occident par delà les siècles, le message d'art, de poésie et de civilisation du monde arabe » (1).

Ses œuvres les plus importantes, en dehors de nombreux contes publiés dans les journaux d'E-

(1) **Wacyf Ghali**, p. 15.

gypte avant la guerre de quatorze sont *Le jardin des fleurs*, paru à Paris en 1913, puis *La tradition chevaleresque des Arabes* et les *Perles éparpillées*, publiés tous deux à Paris en 1919. Le Dr. Raouf Kamel nous révèle également dans son ouvrage de nombreux inédits, un conte philosophique, un «mystère» basé sur une légende copte *Théodora d'Alexandrie*, des lettres, etc...

Son œuvre la plus intéressante semble être *La tradition chevaleresque des Arabes*, ouvrage à la fois d'érudition orientaliste et où, par le choix des textes et la qualité de ses traductions de vers arabes, il témoigne de sa culture et de son goût d'amateur de lettres comme de ses dons de poète. Cet ouvrage est inspiré par l'enthousiasme et l'idéalisme, qualités marquantes de la nature de Wacyf Ghali, enthousiasme pour les beautés de la littérature arabe et désir de le faire partager, idéalisme qui ne lui permet de voir que les aspects les plus beaux et les plus nobles de la nature humaine. Ils les trouve réunis dans la notion de chevalerie telle qu'elle a été conçue au Moyen-Age, en France et en Occident, mais aussi souligne l'auteur, en Orient par les Arabes, lesquels même, selon lui, ont pratiqué spontanément de tous temps les vertus les plus belles de la chevalerie, bien avant qu'elles ne soient codifiées en un ensemble de règles. Il pense aussi que c'est le contact des Arabes qui a donné à la chevalerie occidentale son fini, son raffinement : « Quand l'Orient et l'Occident se rencontrèrent, que ce fut à Roncevaux, en Espagne, en Palestine ou en Egypte — la chevalerie existait déjà en France, arbre, arbuste ou bourgeon. Mais l'un des résultats de ces rencontres fut de revêtir la chevalerie de nuances jolies, de délicatesses ingénieuses, de su-

prêmes élégances » (1). Les principaux chapitres de ce livre correspondent aux principales vertus de la chevalerie: *La noblesse et le Culte des Aïeux*, le *Culte de la Femme*, le *Culte du cheval et des armes* et enfin le *Culte de l'honneur*. C'est pourquoi W. Ghali affirme-t-il dans sa conclusion avec un bel élan de fraternité humaine: « Lorsque Arabes et Européens se seront connus, ils se comprendront, s'entendront, s'aimeront. Nous ne sommes pas si différents les uns des autres. Les mêmes sentiments et les mêmes principes nous gouvernent, le même esprit chevaleresque nous anime, les mêmes vertus nous sollicitent et nous séduisent. Nous avons le même fonds d'idéal. L'âme et les idées nous sont communes, seule l'expression diffère.. » (2). On ne peut que souscrire à ces sentiments profonds et nobles qui devraient, aujourd'hui plus que jamais guider les actions des hommes. Raouf Kamel a étudié Wacyf Ghali, *l'écrivain*, comme porte le sous-titre du livre de manière exhaustive. Il ne nous donne qu'un aperçu de sa vie et de son œuvre politique, car ce n'était pas son but principal. Mais on aperçoit parfaitement la belle figure d'un idéaliste au cœur généreux, pourtant plein de finesse et d'humour.

Cependant, nous ne suivons pas Raouf Kamel dans ses louanges parfois excessives des œuvres de W. Ghali sur le plan de la pensée, de l'originalité ou de la qualité littéraire pure. Certes, eut-il été français et quatre fois ministre des Affaires Etrangères, ce qu'il a écrit eut amplement suffi à le faire admettre comme Membre de l'Académie

(1) **La tradition chevaleresque des Arabes**, p. 14, cité dans **Wacyf Ghali**, p. 123.

(2) **Idem.** p. 296, cité dans **Wacyf Ghali**; pp. 122-23.

Française, tout comme le Maréchal Weygand ou le Maréchal Juin et avec plus de titres littéraires car son français est d'une élégance et d'une grâce puisées aux meilleurs auteurs classiques. Mais de là à trouver en ses œuvres une pensée philosophique profonde ou une originalité bien grande il y a un pas que nous ne franchirons pas. Raouf Kamel admet d'ailleurs que W. Ghali s'est laissé emporter par son idéalisme dans la *Tradition Chevaleresque des Arabes*. « L'auteur de ce livre, écrit-il, prête le flanc à la critique en se laissant aller à un enthousiasme mal réfreiné. On ne peut certes pas lui reprocher sa nature idéaliste; mais uniquement la confiance excessive qu'il accorde trop souvent à une humanité sujette à caution. » (1) Du point de vue style Raouf Kamel note aussi « La seule réserve à faire... c'est que de loin en loin, l'altère une note précieuse, ou un mouvement lyrique dans un développement dialectique ». (2)

Ce qui est surtout intéressant, sur le plan humain, c'est de voir que Wacyf Ghali, bien que Copte se sentait réellement arabe et revendiquait tout naturellement comme patrimoine un arabisme puisé aux plus pures traditions de la poésie anté-islamique aussi bien qu'aux grands poètes postérieurs. Par là il témoignait de l'unité profonde des sentiments de la population en Egypte, quelle que soient son origine et sa religion, au sein d'une civilisation arabe dont il a su faire goûter au lecteur de langue française les plus beaux fleurons.

Le livre de M. Raouf Kamel est lui-même un exemple de la littérature arabe de langue française. Il a fort bien réussi à rendre à une belle

(1) Raouf Kamel, **op. cit.**, p. 157.

(2) **Op. cit.**, p. 158.

figure de l'Égypte moderne et à un écrivain de langue française l'hommage qu'il méritait amplement. On regrettera seulement de nombreuses coquilles, qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans les publications de l'Institut Français d'Archéologie Orientale.



Passons à présent à Paris où réside depuis quelques années une charmante citoyenne de la R.A.U., à l'esprit formé entièrement au Caire, aux sentiments mûris par l'atmosphère de la Vallée du Nil. Andrée Chédid a déjà publié un roman, *Jonathan* (1), et six recueils de poèmes (2), dont je regrette de n'avoir pas encore dit tout le bien que je pense. Avec son nouveau roman, *Le Sixième Jour* (3) elle apparaît aisément comme le plus important des écrivains arabes de langue française de sa génération.

Mais un poète peut-il écrire des romans ? Les deux genres d'expression sont tellement opposés par leur ampleur, qui oblige à des rythmes de développement de pensée, à un mode de création totalement différents, que c'est seulement en se renouvelant complètement, en passant dans une autre personnalité, pour ainsi dire, que le poète et le romancier peuvent valablement coexister. Certes, tout grand romancier doit être en un sens poète, c'est le sens poétique qui lui permet de rythmer son style, de donner le souffle de vie aux personnages qu'il modèle avec l'argile de la prose. L.F.

(1) Editions du Seuil, Paris 1955.

(2) Ed. G.L.M., Paris.

(3) Editions Julliard, Paris 1960.

Céline, par exemple, est un grand poète de ce point de vue. Son *Voyage au bout de la Nuit* est une sorte d'épopée au verbe rythmé, aux descriptions visionnaires, aux personnages éprouvés du dedans. Aragon est à la fois poète et romancier, mais ses romans ne sont pas « poétiques ». Il est une autre catégorie de romans où la résonance « poétique » se trouve systématiquement recherchée, des œuvres qui voudraient communiquer la part rêveuse, irrationnelle et floue de la vie. C'est une tendance qui dérive de *Mystère* de Knut Hamsun, qui a été illustrée par *Le grand Maulnes*, par *Les Enfants terribles*, et bien d'autres romans de l'enfance et de l'adolescence. Il y a enfin la catégorie de romanciers qui ont voulu rendre leurs œuvres « poétiques » par une recherche extérieure de style, « le style artiste », par des descriptions lyriques de la nature, par le romantisme exacerbé des sentiments. Ce genre de roman était même écrit au début en vers, témoin le *Jocelyn* de Lamartine mais l'André Gide des *Cahiers d'André Walter*, Pierre Louys, Pierre Loti ou même Barbusse première manière, les ont continués en prose. J'avoue qu'à ces diverses manières de comprendre la poésie dans le roman ou de donner libre cours à la faculté poétique à travers l'ampleur d'un roman, je préfère celle de Céline ou d'Aragon la seule qui soit vraiment à sa place. Certes, la poésie des sentiments et de l'imagination exprimée dans le roman est relativement valable mais restreint aussitôt le champ possible aux années d'enfance et d'adolescence où cet état de rêve éveillé est vraisemblable. Quant à la troisième manière elle est de nos jours vraiment insupportable. La prose poétique est là, pour les épanchements de ce genre sans qu'il y ait besoin de l'introduire dans les romans.

Le livre de Mme. Chédid entre dans la seconde catégorie mais pour légitimer ces sentiments fort peu adultes au lieu d'aller les chercher dans l'enfance, elle les prête à des êtres humbles, produits d'un pays qui fut sous-développé, doués d'une psychologie primitive par leur condition sociale, par la pauvreté et l'ignorance. Pour eux la raison et le miracle, la réalité et le mythe, la religion et la superstition, la cruauté de la vie et l'opium des sentiments de compensation qu'elle entraîne, tout comme chez les enfants, à quoi l'on pourrait ajouter la sagesse ou les mirages de l'Orient, forment un magma multicolore et polyvalent qui se prête évidemment au traitement d'un genre situé à mi-chemin entre le poème et le roman.

L'histoire est toute simple, dépouillée même à l'extrême. Pendant une épidémie de choléra en Egypte, probablement celle de 47, la femme Saddika, dite Om Hassan, une pauvre laveuse, constate que son petit garçon a contracté le choléra. Elle a peur de l'ambulance qui emmène les malades à l'hôpital d'où ils ne reviennent jamais. D'autre part elle se souvient des paroles du maître d'école de son fils qui pris de choléra lui aussi, lui avait dit, sur la foi des articles publiés dans la presse à l'époque, que si le malade n'était pas mort le sixième jour, il domine alors la maladie, il y a soudain comme une résurrection. Aussi dans son esprit primitif elle décide de cacher son fils pour éviter qu'il ne soit dénoncé aux autorités sanitaires et d'attendre le sixième jour, qui prend pour elle la valeur d'une promesse quasi religieuse, d'un dogme auquel elle accroche tous ses espoirs. Le livre raconte par le menu comment Saddika cache Hassan **d'abord dans une chambre de lessive puis à bord d'une grande felouque du Nil, sur laquelle elle**

descend vers la mer. Car dans son cerveau l'idée de la mer s'est amalgamée, tout à fait par hasard d'ailleurs, avec celle du sixième jour et elle place une énorme foi, une foi simple, totale qui devrait pouvoir remuer les montagnes et obtenir la guérison de son fils en ce sixième jour et en la mer. Bien entendu Hassan meurt et elle-même meurt en l'apprenant.

Om Hassan est très fortement campée, elle est vraiment éprouvée de l'intérieur. On est situé au centre même de cet amour maternel infini, primitif, possédant la puissance de l'instinct d'une chatte mais qui par son ignorance, par les mécanismes de compensation automatiques au réel, par la force de la foi en des dogmes érigés tout à fait par hasard et d'une manière dérisoire, va causer un tort immense à l'objet de son amour et le priver de la seule chance de guérison possible, l'hôpital. Andrée Chédid le souligne discrètement lorsqu'on voit une femme sur la berge montrer à Om Hassan son petit revenu de l'hôpital guéri du choléra. Cet amour stupide cause en tout cas au malade quantité de souffrances et de désagréments inutiles, en le trimbalant d'un endroit à l'autre, sans un lit, sans boissons chaudes. Ne parlons même pas des torts immenses que cet amour risque de provoquer à la société.

Cette espèce de méthode Coué est assumée si totalement on éprouve si fortement la synthèse de toutes les forces psychologiques de cet être primitif, le faisceau de toutes les fibres de son être dirigé sur son fils, comme une loupe qui oriente les rayons du soleil sur une cigarette, qu'on sent que si ces forces psychologiques avaient un pouvoir quelconque, elles devraient effectivement être efficaces pour une fois et brûler la maladie dans le

corps inanimé du fils, enflammer la vie dans ses membres froids le sixième jour. Mais tout cela aboutit à l'échec le plus total et le plus lamentable. Le livre d'Andrée Chédid serait ainsi, en un sens, la plus belle démonstration de l'inefficacité des forces psychologiques, des mythes, de l'amour, de la foi « qui transporte les montagnes » par rapport à la science, à l'organisation rationnelle de la société et de la conduite de l'individu. Ce serait le plus fort réquisitoire contre l'ignorance et la superstition. Mais, est-ce bien ce qu'a voulu l'auteur ou bien cette conclusion se dégage-t-elle malgré lui et même à l'encontre de ses intentions ? Il est difficile de le dire.

En face d'Om Hassan, qui personnifie l'Amour, Okkasionne le montreur de singe, avec sa guenon Mangua représente le bon sens, la roublardise, l'art de savoir profiter de tout. Il possède l'esprit pratique, le sens du concret, il gagne de l'argent en dénonçant les cholériques, il a conscience des dangers de l'ignorance. Enfin dominant la dernière partie le personnage noble et énigmatique d'Abou Nawass le « rayess » ou batelier de la felouque, investi du rôle d'Achéron, silencieux mais au cœur généreux et compréhensif saura trouver au dernier moment, avec une intuition psychologique très sûre, ce qu'il faut crier à Om Hassan mourante, pour adoucir ses derniers instants :

— « Om Hassan l'enfant vit.. Ses joues se réchauffent.. Hassan vient d'attraper mon doigt dans sa petite main... et il serre.. si tu savais comme il serre bien, Om Hassan... »

Et son aide nubien reprend comme un chantre à l'église:

— La force lui est revenue, il serre dans sa petite main le doigt du batelier...

Ces deux dernières pages sont de toute beauté, d'ailleurs, d'une simplicité et d'une grandeur, d'un rythme fugué, riches d'une sorte de symbolisme héraldique, avec les répétitions en écho d'une réalité centrale qui rappellent étrangement les textes des pièces de théâtre pharaoniques :

— Tu lui as donné ton dernier souffle, Om Hassan, murmure le batelier.

— Tu lui as donné ton dernier souffle et il est vivant, annonce Dessouki.

— Tu l'as sauvé avec ton dernier souffle, murmure Okkasionne, ses lèvres frolant le visage de la vieille.

— L'enfant verra la mer, Om Hassan, insiste Abou Nass, les mains en cornet devant sa bouche. Par Dieu, il entrera dans la mer...

— L'enfant verra la mer, reprend Dessouki.

— Tu m'entends, Om Hassan, poursuit Okkasionne Je t'annonce la bonne nouvelle : l'enfant verra la mer.

Un sourire se dessine ; elle entend leurs voix. De grandes rivières coulent. Om Hassan se laisse doucement porter.

L'enfant est partout, l'enfant existe ; près d'elle, devant elle, dans la voix, dans le cœur des hommes. Il n'est pas mort, il ne pourra plus mourir. On dirait qu'elle chantent, ces voix. Entre la terre et demain, entre la terre et là-bas le chant est ininterrompu.

— La vie, la mer... soupire-t-elle. Enfin la mer...



Malheureusement ces belles pages laissent croire à l'existence de je ne sais quel vague et fumeux symbolisme qui changerait tout le sens du livre. Et tant l'exergue que la manière générale de présenter l'ouvrage tendent à renforcer ce symbolisme poétique. Cette œuvre deviendrait alors une sorte de louange de l'amour insensé et stupide d'Om Hassan et de ses actions révoltantes. Au lieu

d'être une condamnation de l'ignorance et des conditions sociales qui ont maintenu Om Hassan dans une mentalité aussi primitive et aussi dangereuse, pour son fils comme pour elle et pour les autres. Ne voilà-t-il pas qu'on chante des hosannahs et des alléluias, comme si l'enfant et la mère étaient vraiment ressuscités. On est soudain gêné de voir l'auteur partager les convictions, la foi, les grands sentiments d'Om Hassan et prendre après sa mort sa place dans la mentalité primitive qui l'a menée à la catastrophe. Les enfants et les primitifs n'apprennent rien de l'échec le plus patent de leurs mythes. Mais cela vient de ce qu'ils sont totalement impuissants devant la réalité. Ils nient simplement l'expérience par une surcompensation imaginative, une surcompensation de foi, de superstition et de mythe. Ici on a l'impression que l'auteur loin de comprendre le sens de l'expérience d'Om Hassan voudrait au contraire nous donner en exemple la force de cet amour, la belle simplicité de cette âme, cette soi-disant sagesse de l'Orient qui accepte, qui se résigne, qui transfigure en bonheur la sombre réalité, etc...

L'a-t-on assez entendu cette rengaine ! Non, et c'est là que le poète a trahi le romancier, l'Orient souffre et meurt comme tout le monde de pauvreté, d'ignorance et de maladie et ce n'est pas plus « beau » qu'ailleurs. Ce n'est pas pour rien que la révolution qui secoue actuellement le monde arabe a mis au premier plan la lutte contre ces trois plaies non par la résignation et la « béatification » mais par la transformation de l'économie des pays, par la science et le machinisme et par la liquidation des vestiges de la mentalité primitive attachée aux conditions sociales et semicoloniales d'autrefois. Il est fort regrettable que le bon roman

d'Andrée Chédid respire une sorte de nostalgie des anciens « sortilèges moraux » de l'Orient et qu'elle veuille même — pourquoi pas — les donner en exemple à l'Occident « desséché et machiniste ». — On tombe, hélas, dans les poncifs qui permettent de caractériser tant de poètes et de littéraires comme des « primitifs de 1960 » — Et c'est, bien sûr, cet aspect de « saint dépouillement », cet exemple de certitude et de béatitude dans l'échec qui a plu aux critiques littéraires de Paris et c'est bien l'équivoque de ce succès qui nous gêne.

Pourtant, pour être juste, on pourrait soutenir que, strictement parlant, le texte de l'auteur, malgré les intentions évidentes de la fin est susceptible d'une interprétation toute différente. Si on supprime tout ce vague symbolisme, le roman devient la peinture fidèle et puissante et la dénonciation la plus violente possible de l'ignorance, des mécanismes psychiques de fuite et de compensation devant le réel, la démonstration que la force de l'amour et de la foi ne peut mener qu'à un échec lamentable lorsqu'elle s'associe à l'ignorance et à la superstition. D'ailleurs toute l'action se déroule au niveau de l'univers dérisoire des petites gens, au niveau non pas du peuple puissant des villes ni de celui des campagnes, enraciné dans sa terre fertile, mais au niveau des domestiques, laveuses, ramasseurs de mégots, montreurs de singes, cochers, toutes gens vivants dans une sorte d'arrière-cour ou d'escalier de service de la vie riche de la cité. Aussi ces individus n'ont-ils rien de la force des masses, ils sont atomisés et comme coupés de leurs traditions, ils ne forment pas une « société » valable. Je ne crois d'ailleurs pas que cette analyse très fine ait été voulue par l'auteur. A. Chédid s'est contentée d'observer fidèlement et

avec une intuition poétique très juste ce petit peuple qui entoure la vie riche de la cité.

Mais peut-être que, sur le plan du réalisme, un des plus graves reproches que l'on puisse faire à A. Chédid c'est d'avoir rendu son héroïne plus bête que nature car la laveuse de nos jours ou même de 1947 aurait, en réalité, eu l'instinct d'amener son petit à l'hôpital. Mais le poète a voulu styliser l'action pour pouvoir lui imposer cette forme puissante ouverte sur un symbole, qui rend hélas équivoque tout le livre.

A Chédid a su heureusement se garder de l'autre erreur du poète, chercher à faire de belles descriptions lyriques, du beau style. Le livre est écrit avec une grande réserve, un grand contrôle des moyens, une belle simplicité qui met en valeur la puissance des sentiments d'Om Hassan sans enflure, sans lyrisme externe. Il n'y a pas non plus de « belles descriptions de l'Égypte » à la manière des peintres orientalistes, ni d'exotisme facile.

Dans l'ensemble, *Le Sixième Jour*, malgré ces défauts, — qui n'en seront d'ailleurs pas aux yeux de quelques-uns — demeure un beau livre, à mi-chemin entre le poème et le roman. Il mérite amplement le succès qu'il connaît, ainsi que le prix de l'Académie Française qui est venu le couronner.

Nous entretiendrons nos lecteurs, le mois prochain, d'autres livres d'auteurs arabes de langue française, récemment parus.

Alexandre Papadopoulo

II. -- CHRONIQUE DES LIVRES

En cette saison de rentré de classe on ne saurait passer sous silence la nouvelle édition du *Petit Larousse illustré* parue en 1960 ⁽¹⁾. N'est-ce point le compagnon inséparable, l'ami fidèle de notre enfance, de celle de nos parents et aïeuls, comme de celle de nos enfants, et, avouons-le, ne se trouve-t-il pas sur notre bureau et en bien mauvais état à force d'être consulté?

Le Petit Larousse 1960 a fait peau neuve, nous ne le reconnaissons plus : la traditionnelle couverture saumon a fait place à une robe grise toute simple avec de sobres impressions en noir et jaune, peut-être d'ailleurs, cette nouvelle couverture n'est-elle pas d'un goût aussi sûr que tout le reste de la présentation de l'ouvrage. Mais les changements ne se bornent pas à la couverture. Si déjà les dernières années, les planches, notamment celles en couleur, avaient été considérablement enrichies, si des mises au point nombreuses et de nouvelles vignettes venaient mettre à jour et moderniser ce vénérable ouvrage, cette fois c'est une révolution complète, le Petit Larousse est entré de plein pied dans l'ère atomique et correspond au nouvel humanisme qui se dégage de notre époque

(1) Ed. Larousse, Paris, 1960

de sciences et de techniques, voire de sport et de cinéma.

Ouvrez-le par exemple à la première page de la lettre A, qu'y trouvons-nous en guise de vignette illustrant le grand A majuscule : une belle photo d'un avion à réaction en plein vol. Pour la lettre B, c'est un Bathyscaphe et pour la lettre C une belle vue d'une Centrale thermique; pour la lettre F, évidemment, une Fusée fendant les nuages; à la lettre R une photo représentant l'opération de remplacement des barres d'uranium d'un Réacteur nucléaire; à la lettre S, un instantané d'un Saut à la perche. La qualité de la photo est de premier ordre et en général, elle remplace le dessin dans l'illustration presque partout où cela est possible. Le papier très blanc, l'impression d'une netteté remarquable, la présentation très moderne des planches en couleur ou noires et des cartes particulièrement attrayantes rendent véritablement agréable la manipulation de l'ouvrage.

C'est surtout du côté scientifique qu'un remarquable effort a été réalisé. Des planches extrêmement bien faites illustrent des articles parfois encyclopédiques sur les points les plus importants de la science moderne aussi bien que sur nombre de techniques dérivées. Il suffit de consulter le tableau des principales planches et illustrations ou même de feuilleter rapidement l'ouvrage pour être frappé du nombre et de la qualité des informations scientifiques.

Au point de vue langue, le Petit Larousse sanctionne l'adoption d'un très grand nombre de mots populaires et même d'argot mais surtout de mots étrangers; par exemple spoutnik s'y trouve, n.m., également le vocabulaire considérable des sciences et techniques modernes. Il n'est pratique-

ment plus de mot de consonnance étrangère, technique, sportif ou autre, ou de mot populaire dont on ne puisse dire avec satisfaction: c'est dans le dictionnaire. Le Larousse a ainsi nettement pris parti pour l'évolution vivante de la langue, brisant un académisme désormais caduc.

Dans la partie historique, la mise au point est aussi à jour que le permet notre époque de rapide évolution politique (certes, certaines cartes politiques, notamment de l'Afrique, sont déjà dépassées). Les portraits ou photos illustrant cette partie sont beaucoup plus nombreux et souvent d'un plus grand format et répondent au progrès de la technique moderne de la photo. Toutes les célébrités dans les domaines les plus divers y figurent et même Brigitte Bardot y triomphe à la lettre V, très habilement introduite pour illustrer l'art du portraitiste Van Dongen.

Lorsqu'on cherchait un mot dans le Larousse, on se laissait souvent prendre à errer parmi les curiosités et les informations inattendues que renferme toujours un bon dictionnaire, mais aujourd'hui cela devient littéralement dangereux de le consulter, on ne peut plus se séparer de lui lorsqu'on l'ouvre car à l'élément surprise et nouveauté s'ajoute aussi le plaisir esthétique, — sans compter que rares sont ceux pour qui les sciences et les techniques modernes n'offrent de vastes champs obscurs et qui trouveront très instructifs les renseignements même schématiques mais précis qui nous sont fournis.

Evidemment, la nouvelle formule du Petit Larousse, qui reflète l'évolution de notre monde moderne dans le sens des sciences et des techniques, devra, pour maintenir son efficacité ne pas se laisser distancer par la marche accélérée de la

science actuelle et d'ailleurs aussi des événements géographico-historiques. Mais un dictionnaire *moderne* doit l'être aussi dans ses méthodes de mise au point, un dictionnaire de notre époque doit être un ouvrage dynamique en état de perpétuelle transformation.

T. P.



aux éditions de « La Revue du Caire »

PAGES D'EGYPTOLOGIE

par

le Dr. ETIENNE DRIOTON

Ancien Directeur Général du Département
des Antiquités d'Égypte.
Directeur de Recherches au C.N.R.S.

- Ce volume de près de 400 pages rassemble les articles les plus importants du Dr. Étienne Drioton parus dans **La Revue du Caire** depuis 1938 et qui sont depuis très longtemps épuisés.
- Divisé en plusieurs chapitres: **Généralités, Archéologie, Religion, Littérature, Beaux-Arts**, ces études apportent chacune un point de vue original sur le sujet traité. Leur réunion forme un ensemble très substantiel qui laisse une vivante impression de l'Égypte ancienne.
- Le volume est édité sur beau papier alfa et orné d'un frontispice.

PRIX DE VENTE en Égypte : **P.T. 200.—** en France **26. N.F.** — aux E.U. et au Canada: **\$ 7,750.**

Edition de luxe, tirage limité à cent exemplaires
numérotés de 1 à 100 **P.T. 250.—**

aux Editions de La Revue du Caire

**LES LARMES
DE SATAN**

par

FATHY RADOUAN

traduction française

de

G. C. ANAWATI

Edition originale à tirage limité à 250 exemplaires
sur papier velin alfa.

Prix de l'exemplaire **P.T. 100**

Un important numéro spécial

AHMED RASSIM

Poète arabe de langue française

Avec la collaboration de:

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Gabriel Bounoure, Moënis Taha-Hussein, Andrée Chédid, Georges Henein, Georges Raymond, Alexandre Papadopoulos, Henri Thuile, J. Ascar-Nahas, Jean Moscatelli, Antoniè Loza, Gabriel Boctor, etc...

Le numéro comprend en outre des **Morceaux Choisis** très complets de l'œuvre du poète.

Un beau volume illustré P.T. 80.—

Edition de luxe sur alfa numérotée ... P.T. 150.—

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSALEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

Tél. 41586

LE NUMERO: 20 Piastres

Abonnement pour la R.A.U. : Un An P.T. 200

Représentants à l'Étranger

FRANCE ET COMMUNAUTE FRANÇAISE
EDITIONS G. P. MAISONNEUVE, 198, Bd. Saint Germain,
Paris.

Prix du Numéro 2,90 N.F.
Abonnement un An 26 N.F.

LIBAN

LIBRAIRIE ANTOINE, Beyrouth.

Prix du Numéro P.L. 200,—
Abonnement un An L.L. 15,—

YOUGOSLAVIE

JOUGOSLAVENSKA KNIJGA, Belgrade.

ETATS-UNIS

STETCHERT-HAFNER INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.).

Abonnement un An \$ 8

CANADA

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34, Canada.

Abonnement un An \$ 8

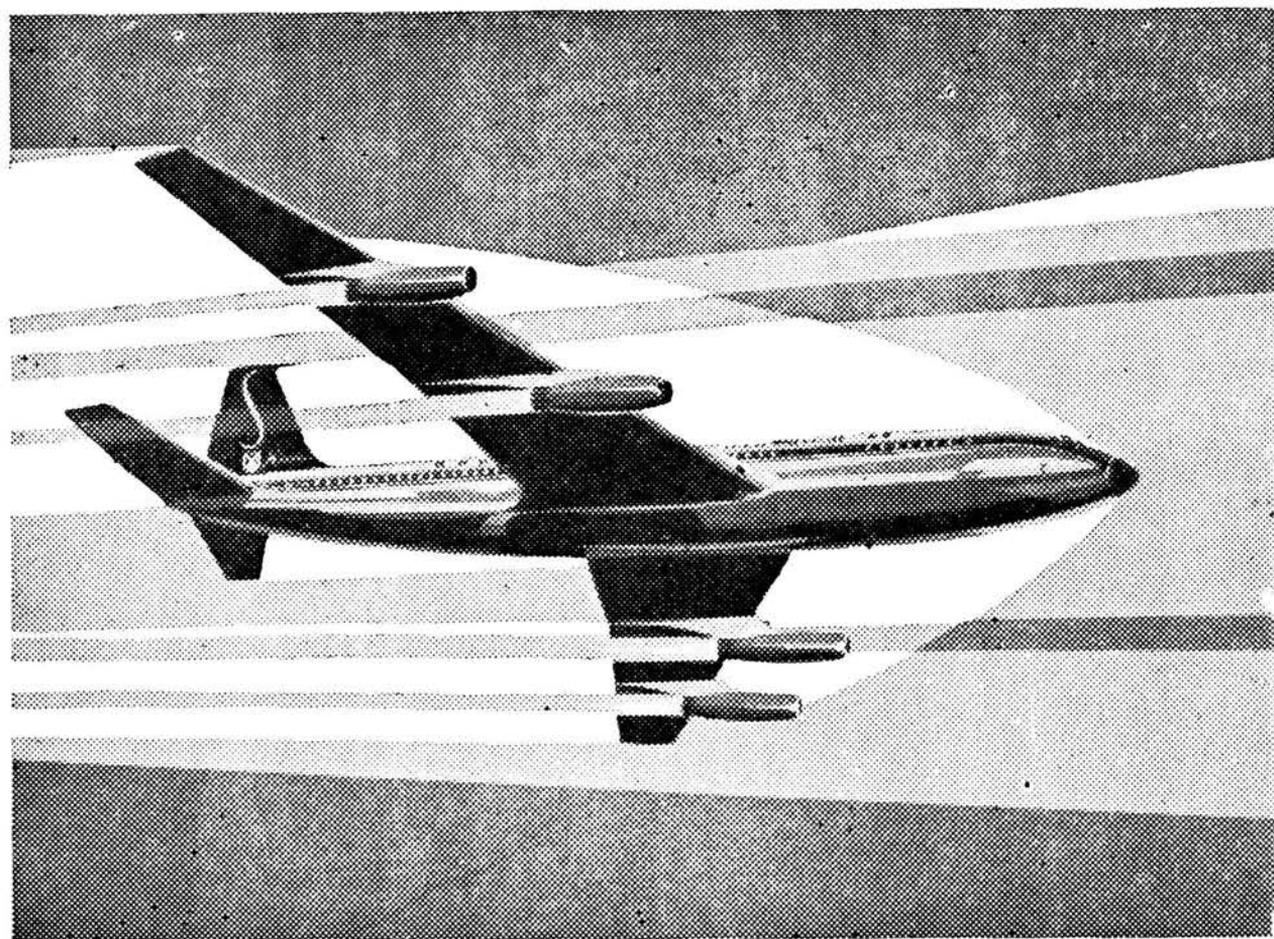
VIET-NAM

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.

UNE ÈRE NOUVELLE DANS L'AVIATION COMMERCIALE



SABENA

« Sabena » utilise sur ses lignes long courrier les **BOEING JET INTERCONTINENTAL** à réaction.

Croisant à plus de 10.000 m. d'altitude à une vitesse supérieure à 950 km/H, ils peuvent transporter 150 passagers. L'absence totale de vibrations et l'extraordinaire tenue de vol du **BOEING** en font un des appareils les plus rapides et les plus confortables du monde.

BOEING
Jet INTERCONTINENTAL